



Chapitre de livre

2021

Published version

Public access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Enjeux identitaires et identity politics

Staszak, Jean-François

How to cite

STASZAK, Jean-François. Enjeux identitaires et identity politics. In: Géographies anglophones : nouveaux défis. Hancock Cl. (dir.) (Ed.). Nanterre : Presses universitaires de Nanterre, 2021. p. 373–437.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:166339>

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

Last deposit update in Archive ouverte UNIGE on 16.03.2023 11:28

CHAPITRE 7

ENJEUX IDENTITAIRES ET *IDENTITY POLITICS*

Textes présentés par Jean-François Staszak

Introduction

Les sciences sociales n'en sont heureusement plus aujourd'hui réduites à l'expression de la seule parole de l'homme blanc hétérosexuel, présentée hier comme le seul point de vue légitime et objectif et le seul sujet digne d'intérêt. Depuis (et peut-être un peu grâce à ?) la parution de l'anthologie *Géographies anglo-saxonnes* en 2001, les approches postcoloniales et féministes ont gagné en diffusion et en légitimité au sein de la géographie française, qui a pour partie comblé ce qu'il faut bien considérer comme un certain retard. Les publications sur les enjeux de genre ou l'homosexualité se sont ainsi multipliées. On ne peut pas en dire autant à propos de minorités racialisées¹.

1. Ce texte a été écrit en février 2016. Depuis, les lignes ont bougé. D'un côté, la question de la race n'est plus un tabou absolu dans la société et le débat public en France, notamment du fait des mouvements issus du féminisme noir (très inspirés par ceux qui les ont précédés aux États-Unis), plus récemment de *Black lives matter* (qui depuis 2013 lutte aux États-Unis contre le racisme et en particulier la violence policière contre les Noirs, avec un retentissement mondial suite à la mort de George Floyd le 25 mai 2020 dans le cadre d'une très brutale interpellation, pour laquelle les policiers sont inculpés de meurtre) et de la mouvance décoloniale (qui dénonce un racisme systémique directement hérité des rapports de pouvoirs coloniaux). D'autre part, la réaction contre le terrorisme islamiste, les critiques de « l'islamo-gauchisme » (terme désignant la lutte contre l'islamophobie, taxée de complicité avec l'intégrisme musulman) et le débat autour du projet de loi contre le « séparatisme » ont plutôt conforté le projet universaliste républicain et la défiance vis-à-vis du communautarisme (le mot ayant gagné des connotations négatives en français, qu'il n'a pas du tout en anglais). Les enjeux identitaires sont donc aujourd'hui en France à la fois plus explicites et plus tendus qu'ils ne l'étaient quand ce texte a été rédigé. Il n'est pas ici indifférent qu'on ait au plus haut niveau de l'État accusé les sciences sociales d'avoir en la matière jeté de l'huile sur le feu, notamment en diffusant en France des théories et des luttes supposément propres aux États-Unis. *Le Monde* (10 juin 2020), rapporte ainsi les paroles d'Emmanuel Macron : « Le monde universitaire a été coupable. Il a encouragé l'ethnicisation de la question sociale en pensant que c'était un bon filon. Or, le débouché ne peut être que sécessionniste. Cela revient à casser la République

Dans l'intervalle, au sein du monde anglophone, la recherche en sciences sociales, qui se caractérise plus qu'en France par une course à l'innovation, est allée de l'avant. Cela s'est notamment fait en critiquant des approches qui, nouvelles en France, peuvent paraître aujourd'hui déjà datées aux États-Unis ou en Angleterre. Ainsi les catégories de genre ou d'identité sexuelle si importantes pour la géographie féministe d'hier sont aujourd'hui, on va le voir, dénoncées par certain·e·s comme des généralisations abusives ou – pire – des manifestations d'une idéologie hégémonique.

Ces nouvelles approches sont aussi liées à des effets de contexte. Ainsi, les attentats du 11 septembre 2001 ont profondément modifié la politique et la société états-unienne (voir par exemple à ce propos le bilan dressé 10 ans après par le *Geographical Journal*, sept. 2011). La diffusion des photographies des prisonniers irakiens torturés par les militaires américains en 2004 dans la prison d'Abou Ghraïb a fait prendre conscience de la réalité de la stigmatisation des populations arabes ou musulmanes, et de la gravité de ses effets². Par ailleurs, les violences policières subies par des membres de la communauté afro-américaine ne cessent de faire l'actualité, montrant les discriminations dont celle-ci est encore victime. Le renouveau récent des travaux sur la race et le racisme répond pour une part aux inquiétudes des chercheurs en la matière.

Parallèlement, les enjeux de genre et de l'identité sexuelle ont connu dans les pays occidentaux des mutations spectaculaires depuis la fin des années 1990. Les avancées de la législation autorisent des unions voire des mariages entre personnes de même sexe, leur offrent dans certains cas la possibilité d'avoir des enfants. En même temps, l'imposition d'une norme homosexuelle, qui exclut ceux qui ne sont pas de jeunes hommes blancs aisés en bonne santé, et le développement de l'homonationalisme (Puar, 2007³), qui use de la situation très contrastée des droits des homosexuels entre les pays en la matière, « avancés » ou « retardés », pour attester de la supériorité des premiers et stigmatiser les seconds, suscitent des réactions très critiques au sein des mouvements homosexuels eux-mêmes. Ces changements relatifs à la place des homosexuels dans la société mais aussi la

en deux. » Probablement, ce livre et ce chapitre en particulier tombent sous le coup de cette critique.

2. Voir à ce propos les analyses de J. K. Puar (2007), présentées dans l'article d'Oswin traduit ci-après.

3. Certains travaux antérieurs de J. K. Puar sont présentés dans l'article d'Oswin traduit ci-après.

reconnaissance des personnes transgenres expliquent pour partie l'écho si ce n'est l'essor de la théorie *queer*.

Nouvelles théorisations du genre et de la sexualité, nouvelles approches critiques de la race et du racisme : telles sont pour l'essentiel les mutations qui ont conduit les sciences sociales anglophones et la géographie en particulier à reformuler l'analyse des identités sociales, en plaçant les *identity politics* au cœur des programmes de recherche et d'enseignement.

IDENTITY POLITICS

L'analyse critique et politique des enjeux identitaires, en particulier de ceux qui concernent les minorités, voilà ce qu'on appelle en anglais *identity politics*⁴, expression impossible à traduire de façon concise en français, et qui désigne par son objet une approche ou un courant au sein des sciences sociales, notamment au sein de la géographie. L'analyse en termes d'*identity politics* n'est toutefois pas le monopole du monde académique : elle est aussi le propre des mouvements issus des minorités, notamment ethniques, raciales ou sexuelles, qui énoncent ainsi leurs revendications identitaires et la défense de leurs droits, en particulier depuis les années 1960 aux États-Unis, au Canada et en Australie, où ils font irruption dans le débat politique, qu'ils déstabilisent profondément et durablement (Kenny, 2004). Il y a d'ailleurs des liens forts entre les scientifiques et les militants, les premiers se rangeant aux côtés des seconds, les seconds utilisant les travaux des premiers, et beaucoup portant les deux casquettes.

Différents groupes sont à même d'exercer leur hégémonie, mais on parle beaucoup depuis la fin des années 1990 de trois « matrices de domination » (*matrix of domination*) : la race, la classe et le genre. La recherche en *identity politics* porte essentiellement ainsi sur les minorités racialisées, les peuples autochtones, les immigrés, les classes défavorisées, les pauvres, les exclus, les femmes, les transgenres, les gays et les lesbiennes, qui n'ont guère en commun que leur marginalisation, aussi bien au sein de la société que dans le débat politique. En fait, la géographie anglophone s'est intéressée à certains de ces groupes minoritaires dès les années 1970, et son renouveau à la fin du xx^e siècle a beaucoup dû aux recherches portant sur les discriminations dont ceux-ci étaient victimes. L'importance de ces travaux au sein de

4. On trouve aussi, usités dans des sens très proches, les expressions *Politics of identity*, *Multiculturalism*, voire, pour désigner le mouvement politique correspondant, *Cultural Left*. Les termes de *difference* et de *diversity* reviennent souvent dans le même champ lexical.

la géographie anglophone – et *a contrario* leur faiblesse au sein de la géographie française – était telle à la fin des années 1990 que c'est par ces enjeux que nous avons décidé d'ouvrir l'anthologie *Géographies anglo-saxonnes* publiée en 2001. Dans le même livre, le chapitre dédié à la géographie radicale présentait l'engagement des chercheurs anglophones auprès de ces minorités, dont ils légitimaient et relayaient les revendications et qu'ils aidaient dans leur lutte pour plus de justice sociale.

Ces problématiques n'ont pas disparu quinze ans plus tard. L'approche par les *identity politics* porte souvent sur les mêmes groupes et adopte un positionnement similaire. Ce sont les questions posées qui changent. Les recherches sur les minorités, jusqu'à la fin des années 1990, ne questionnaient guère l'existence ni la définition des groupes en question, souvent tenues pour acquises. Ce questionnement est en revanche au cœur des *identity politics*, qui ne s'intéressent pas seulement aux discriminations subies par les membres des groupes minoritaires mais aussi ou surtout aux ressorts de leur identité et la nature de leur expérience. Il s'agit de questionner les discours et les pratiques qui instituent ces communautés en tant que telles, de critiquer les catégories, les stéréotypes, les dichotomies et les hiérarchies qui les instituent. Il s'agit – et c'est là sans doute la dimension la plus nouvelle – d'analyser comment les identités en question sont vécues, incarnées, (ré)inventées, performées et revendiquées et de montrer que, moins figées que ne le laisse croire le discours majoritaire, elles sont fluides, mêlées, croisées et donnent lieu à des remises en cause et des hybridations.

Les *identity politics* sont loin de faire l'unanimité au sein des sciences sociales, chaque discipline ou courant de pensée en proposant sa propre lecture, plus ou moins critique (Bernstein, 2005). Les séries d'articles dressant le bilan de la recherche sur la question des identités publiées dans *Progress in Human Geography* par K. Mitchell (2004, 2006, 2007) puis R. Dowling (2008, 2009, 2010) donnent une mesure de son importance au sein de la discipline.

ANTI-ESSENTIALISME

Parler d'identités en géographie, c'est nécessairement aujourd'hui adopter une position anti-essentialiste⁵. On ne saurait considérer que les groupes sociaux tirent leur existence d'une caractéristique identitaire qui leur serait

5. La position anti-essentialiste, qui domine largement dans la géographie anglophone, pourrait aussi être qualifiée de constructiviste, mais je préfère une formulation négative pour ne pas laisser croire que cette géographie adopte pour autant une position théorique commune.

propre et en quelque sorte s'exprimerait en eux. Il ne s'agit pas de nier l'existence de différences, mais d'affirmer qu'aucune d'entre elles n'a *a priori* vocation à fonder une catégorisation légitime de l'humanité, notamment en groupes bien identifiés dotés de caractéristiques innées.

On peut espérer que ceci est acquis pour ce qui est des races, dont plus personne ne prétend qu'elles relèvent d'une réalité d'ordre biologique. Mais cette position anti-essentialiste peut aussi bien s'appliquer à d'autres groupes, dont l'existence est encore largement tenue pour naturelle, comme les hommes et les femmes. Croire en l'existence biologique, c'est-à-dire indépendante des faits et processus sociaux, des blancs et des noirs, des hommes et des femmes, des homos et des hétéros, c'est la base, si ce n'est la définition, du racisme, du sexisme et de l'homophobie. Il appartient aux sciences sociales non d'en reproduire mais d'en critiquer le discours. Il s'agit de déconstruire les logiques essentialistes qui naturalisent les catégories sociales et les font tenir pour allant de soi, d'en analyser les termes et les effets.

Certains géographes aujourd'hui continuent bien sûr à travailler sur la géographie positive des populations racialisées (*ethnic geography*) ; mais – et c'est la nouveauté – beaucoup abordent désormais la race dans une perspective critique (*critical geography of race*) (Price, 2012, 2013, 2015). Les numéros spéciaux consacrés par *Social and Cultural Geography* (2000, 1, 2) et *The Professional Geographer* (2002, 54, 1) aux questions de la race et du racisme attestent de la place centrale qu'elles prennent dans les programmes de recherche à la fin des années 1990.

Raisonnement en termes d'*identity politics*, c'est considérer que les groupes et les identités sur lesquelles ils se fondent sont des faits sociaux, et ne sont *que* des faits sociaux, résultant de constructions sociales et discursives. C'est en ce sens qu'il vaut mieux parler de groupes racialisés plutôt que de races. Premièrement, cela permet de désessentialiser ces groupes en explicitant que leur identité et même leur existence résulte non d'une caractéristique qui leur serait propre mais d'un processus dont ils sont l'objet. Deuxièmement, cela permet de ne pas participer à ce processus. En énonçant les catégories raciales, même si c'est pour les dénoncer et entre guillemets, on prend le risque de redire les mots qui sont la fabrique même de la race et de participer à sa reproduction. Troisièmement, la racialisation étant un processus d'assignation identitaire et de stigmatisation opéré de l'extérieur et à l'encontre du groupe-cible par le groupe dominant, ce dernier n'est évidemment pas racialisé. En ce sens, il n'y a pas de « race blanche », car les blancs ne sont pas un groupe racialisé mais le groupe racialisant. L'expression racisme anti-blanc est donc vide de sens.

La position constructiviste en science sociale invite à prendre acte du fait que les races ont été fabriquées et que leur maintien en tant que fait social tient d'une part à leur institutionnalisation (la plantation, le ghetto), d'autre part à un accord plus ou moins tacite sur la réalité de leur existence. Les groupes sociaux (les femmes, les noirs, les homosexuels) existent dans la (seule) mesure où les membres de la société au sein desquels ils se trouvent croient en leur existence.

Les conceptions essentialistes de l'identité sont fixistes, refusent qu'on change d'identité ou qu'on se réclame de deux identités à la fois. L'identité est considérée comme donnée, originellement, définitivement et indépendamment de ce qu'en pense la personne concernée. La position anti-essentialiste invite à l'inverse à envisager l'identité comme un processus déclaratif, qu'il procède d'une assignation identitaire (la société, c'est-à-dire le groupe dominant, désigne telle personne comme femme ou blanche), d'une revendication identitaire (telle personne – le cas échéant en désaccord avec la catégorie qui lui est assignée par le groupe – se réclame femme ou blanche) ou plutôt d'un mélange des deux, comme dans le cas des femmes métisses évoquées par Mahtani. L'identité n'est ni donnée ni stable ; elle résulte de rapports de pouvoir et de la capacité à imposer ou faire reconnaître son point de vue à propos de soi-même et des autres, auprès de soi-même et des autres. Accepter que l'identité d'une personne relève au moins autant de ce qu'elle en déclare que de ce qu'un observateur extérieur peut en dire, et encore moins en mesurer, a des conséquences méthodologiques. On ne peut travailler sur les identités en compulsant des statistiques, et difficilement sur la base de réponses à des questions fermées. La position anti-essentialiste appelle à des méthodes qualitatives de type ethnographique qui privilégient les catégories émiques (propres au groupe étudié) sur les catégories étiques (celles du chercheur). On voit bien ces méthodes à l'œuvre dans les articles de Valentine et Mahtani traduits ci-après.

La condamnation officielle du racisme et la célébration de la différence peuvent toutefois camoufler voire nourrir des formes de néo-racisme qui ne font que déplacer l'essentialisation. Sous couvert de respect de la diversité et de la prétendue irréductibilité des différences, on essentialise, naturalise et fétichise des identités culturelles ou religieuses, convoquées en lieu et place des anciennes catégories raciales pour inventer et altérer des groupes sociaux. Les caractéristiques stéréotypées qu'on leur attribue entretiennent leur stigmatisation, et aboutissent à des formes de discrimination qui rappellent celles propres au racisme : on parle de « racisme sans races ». Comme l'écrit P. Jackson (1987), les attentats du 11 septembre 2001 à New York et du 7 juillet 2005 à Londres « ont complètement reformulé

nos imaginaires géographiques, aussi bien populaires qu'académiques. On a ajouté au langage de la race le lexique de l'extrémisme religieux [...]. Alors que dans les années 1980, c'étaient les jeunes hommes noirs qui étaient considérés comme les menaces les plus pressantes contre la loi et l'ordre, il semble que la jeunesse musulmane radicalisée soit maintenant de la même façon si ce n'est encore plus l'objet de l'inquiétude publique » (Jackson, 2008, p. 298).

PERFORMANCE, PERFORMATIVITÉ ET INTERSECTIONNALITÉ

Si l'on désessentialise les identités, comment alors rendre compte de la formation des groupes sociaux ? À quoi et avec quoi tiennent-ils ? Si être une femme ou un homme, un blanc ou un noir, un homosexuel ou un hétéro, ce ne sont que des mots, que veulent-ils dire ? Puisque dénaturaliser les catégories sociales, c'est refuser de chercher ailleurs que dans le social des explications au social, il faut analyser les processus sociaux par lesquels on devient femme, noir ou gay. D'autant que les minorités ne résultent pas seulement de la violence d'un groupe majoritaire qui obligerait ses membres potentiels à rejoindre le groupe : les femmes, les noirs ou les gays peuvent se reconnaître, voire se revendiquer comme tels.

En la matière, deux cadres nouveaux s'imposent dans le monde anglophone des années 1990 : la théorie *queer*, et en particulier les concepts de performance et de performativité élaborés par la philosophe Judith Butler (1990), et celle de l'intersectionnalité, concept forgé par la juriste Kimberlé Crenshaw (1991). La dimension spatiale est assez peu présente, sinon métaphoriquement, chez ces deux auteures, et le travail des géographes a été pour une part d'apporter cette composante complémentaire. On peut par exemple, à propos de la théorie *queer*, consulter le bilan dressé par L. Johnston (2015) ou feuilleter le premier numéro de la revue *Gender, Place & Culture* (1994), et, à propos du croisement du genre, de la sexualité et de la race, le numéro de 2005 de la même revue. *Gender, Place & Culture* joue depuis un rôle essentiel pour promouvoir ces problématiques au sein de la géographie (Johnson, 2008 ; Longhurst et Johnston, 2014).

La théorie *queer* et Judith Butler traitent essentiellement d'enjeux de genre et d'orientation sexuelle, mais le cadre théorique mis en place est utile pour l'ensemble des *identity politics*. Butler explique que les hommes et les femmes ne sont pas « naturellement » masculins et féminins. Ils le sont parce qu'ils s'efforcent de jouer des rôles, d'utiliser des mots, d'adopter des pratiques masculines et féminines. Ils effectuent des performances comparables à celles d'un acteur de théâtre, qui doit incarner un certain

personnage en piochant dans une panoplie de codes, offerts par le répertoire. La féminité et la masculinité sont ainsi performées. Le masculin et le féminin ne se trouvent nulle part ailleurs que dans la réitération quotidienne et souvent maladroite de nos efforts pour nous *comporter en et avoir l'air de* un homme ou une femme. Les modèles masculins et féminins que l'on cherche à imiter n'existent pas. Le genre est une copie pour laquelle il n'y pas d'original : un simulacre.

C'est la performance qui fait advenir le sujet en tant tel, l'acteur ne pré-existe pas au rôle, c'est en jouant un rôle que l'acteur advient. Il n'y a pas un moi authentique et premier qui existerait avant et en dehors des catégories de genre et des normes sexuelles. La performativité est le processus par lequel le sujet qui effectue la performance est performé par celle-ci ; le sujet résulte de l'acte de langage qu'il accomplit/qui l'accomplit. L'identité n'est pas un fait mais un faire ; elle est toujours en mouvement, instable. En conséquence, on peut, comme les femmes dont parle Mahtani dans l'article traduit ci-après, jouer avec les codes, les subvertir, en refuser la binarité et chercher à devenir qui l'on veut. L'hybridation, le métissage, le *passing* (passer pour un homme quand est assigné à une identité féminine, pour un blanc quand on est assigné à la race noire), le travestissement, les *drags* et trans sont essentiels à la théorie et à la pratique militante *queer* car ils montrent la performativité à l'œuvre. En revanche, l'idée butlérienne que le sujet ne préexiste pas à la performance de son identité affaiblit notablement les revendications des mouvements communautaires tentés par une vision essentialiste ou normative leur identité. La force des mouvements *queer* tient précisément à leur capacité à déstabiliser les normes et les identités.

Le cadre théorique proposé par Butler invite à déconstruire les catégories essentialisées de genre et d'identité sexuelle, comme le fait Oswin dans l'article qui suit, qui tente de dépasser les dichotomies hétérosexualité/homosexualité et gay/lesbienne dans les espaces qui leur seraient propres. Mais on peut aussi s'inspirer de Butler pour comprendre comment fonctionnent d'autres types d'identités, dont celles liées à la race, comme le fait Mahtani dans l'article qui suit. L'approche de Butler est très métaphysique et peu sociale ; le sujet dont elle parle est très abstrait, et son agentivité difficile à concevoir ; il n'empêche que la théorie de Butler a reçu un très large écho au sein des sciences sociales, et en particulier chez les géographes.

Le concept d'intersectionnalité est moins issu d'une réflexion métaphysique que de la difficulté à rendre compte de situations réelles, comme celle des femmes noires des classes pauvres aux États-Unis (Crenshaw, 1991). Les violences qu'elles subissent ne peuvent être comprises ni dans une perspective féministe, ni dans une perspective antiraciste, car c'est indissociablement en

tant que femmes (à l'instar des femmes blanches, mais d'une autre façon) et en tant que noires (à l'instar des hommes noirs, mais d'une autre façon) qu'elles en sont les victimes, à l'intersection des deux matrices de domination⁶. Les féministes ont surtout été des femmes blanches généralisant sur la condition féminine à partir de leur exemple, or celui-ci ne vaut pas pour les femmes noires, dont la condition et la féminité n'a en fait rien à voir, soutient le mouvement *Black feminist*. Chacun ou chacune prend place à la fois dans les trois matrices de domination, qui ne peuvent être comprises indépendamment les unes des autres. L'intersection du genre (masculin/féminin) et du sexe (homosexuel/hétérosexuel) est également essentielle à la théorie *queer*, qui considère les deux types de catégories comme indissociables, au sens où les normes sexuelles sont constitutives des normes de genre (et inversement). Cette intersection est manifeste dans l'adoption par les études *queer* d'un sigle à rallonge (par exemple LGBTIQ : *lesbian, gay, bisexual, transgender, intersex, queer*) qui renvoie aussi bien à des catégories de genre qu'à des pratiques sexuelles et conduit à dépasser le cadre traditionnel (si l'on peut dire) des études gays et lesbiennes. Oswin, dans l'article ci-après, explique que l'intersection des catégories de genre et de sexualité ne peut être comprise sans la race.

L'injonction intersectionnelle invite à éviter d'analyser la situation de telle ou telle minorité comme étant homogène et liée à une matrice de domination unique. À cette fin, on peut suivre la méthode de M. J. Matsuda (1991, p. 1189), qui consiste à « poser l'autre question ». « Quand je vois quelque chose qui a l'air raciste, je demande : "Où est le patriarcat là-dedans ?" Quand je vois quelque chose qui a l'air sexiste, je demande : "Où est l'hétérosexisme là-dedans ?" Quand je vois quelque chose qui a l'air homophobe, je demande : "Où sont les intérêts de classe là-dedans ?" »⁷. L'intersectionnalité appelle à la prise en compte de la situation de chacune, et au contexte dans lequel les identités sont performées. L'idée a rencontré un important retentissement en géographie, d'autant qu'elle conduit à examiner comment dans des situations concrètes pour différentes personnes

6. Un des ouvrages précurseurs de l'intersectionnalité porte ainsi pour titre : *All the Women Are White, All the Blacks Are Men, But Some of Us Are Brave: Black Women's Studies* (G. T. Hull, P. B. Scott et B. Smith eds., Old Westbury, Feminist Press, 1982)

7. M. J. Matsuda, 1991, « Beside My Sister, Facing the Enemy: Legal Theory out of Coalition », in *Stanford Law Review*, vol. 43, n° 6, p. 1183-1192 ; traduit par F. Bouillot dans K. Davis, 2015, « Intersectionnalité et colonialité. L'intersectionnalité, un mot à la mode. Ce qui fait le succès d'une théorie féministe », in *Les Cahiers du CEDREF*, n° 20, 2015, mis en ligne le 15 juin 2015, consulté le 10 février 2016. URL : <http://cedref.revues.org/827>.

se jouent les enjeux identitaires et les effets de discrimination. L'article de Valentine traduit ci-après commence ainsi par une présentation du concept d'intersectionnalité puis travaille sous cette approche le croisement du genre, de la sexualité et du handicap en évoquant le parcours d'une personne précise.

La désessentialisation et la dénaturalisation des identités conduit à remettre en cause les catégories (blanc/de couleur, homme/femme, hétéro/homo) à la fois dans leur caractère binaire (c'est l'apport de la pensée *queer*) et dans leur caractère abstrait et généralisant (c'est l'injonction de l'intersectionnalité). Selon les cas, les identités se manifestent différemment. Ce n'est pas qu'il existerait un modèle pur (l'Homme, le Noir) s'incarnant selon les circonstances de telle ou telle façon mais plutôt que les identités ne résident nulle part ailleurs que dans des manifestations singulières, dont certaines ont servi – par généralisation abusive – à former les archétypes catégoriels. Travailler sur les identités, c'est alors examiner comment elles sont performées dans leur particularité, dans un lieu et un moment précis, cette performance pouvant être plus ou moins conforme aux archétypes et changer – éventuellement pour un seul et même acteur – selon les configurations sociales où il se trouve.

Ces approches présentent une difficulté pour les militants des *identity politics*. L'intersectionnalité peut conduire à des clivages au sein de chaque minorité : entre les femmes noires et les femmes blanches, entre les hommes noirs et les femmes noires. Elle brise les solidarités qui fondaient les mouvements noirs ou féministes. Quant à la théorie *queer*, elle invite à remettre en cause les catégories qui fondent les mouvements féministes ou homosexuels. Le combat politique devient plus complexe si chaque situation ou presque est singulière. On comprend en revanche que pareille approche ait particulièrement interpellé les géographes, très attentifs aux effets de contexte. Leur apport a été de montrer comment les identités intersectionnelles, les performances et la performativité prennent place dans un lieu ou un espace donné, mais surtout d'analyser les performances spatiales et la performativité de l'espace lui-même, ainsi que son rôle dans la constitution des intersections (Rose, 1999 ; Nelson, 1999 ; Gregson et Rose, 2000).

CRITIQUES ET PROLONGEMENTS

Déconstruire et désessentialiser les catégories de la domination, refuser de penser et de se comporter comme si on devait nécessairement être soit blanc soit noir, soit homme soit femme, soit hétérosexuel soit homosexuel, voilà le propre de la pensée et du combat *queer*, qui refuse les catégories de

l'oppression, et des tenants de l'intersectionnalité qui les dénoncent comme des généralisations abusives.

Affirmer que les femmes, les gays ou les Noirs n'existent pas suscite évidemment l'opposition des misogynes, des homophobes et des racistes (ce sont souvent les mêmes) (Valentine, 2010). Cela peut aussi susciter l'opposition de ceux ou celles qui développent une vision essentialiste de leur identité minoritaire, comme par exemple certaines féministes qui pensent qu'il existe une « nature » féminine. Mais plus généralement, contester l'existence des Noirs, des gays ou des femmes, est-ce compatible avec la défense de leurs droits ?

La nécessité politique est bien de défendre les minorités stigmatisées et discriminées. Comment le faire sans reconnaître leur existence, c'est à dire sans accepter et reproduire les premières violences qu'ils subissent : l'institution en groupe minoritaire, l'assignation identitaire et l'essentialisation qui fabriquent le Noir, la femme ou la lesbienne en tant que telle ? G. Spivak prône « l'essentialisme stratégique », c'est-à-dire l'acceptation temporaire, à des fins politiques et pour des raisons d'efficacité, des catégories de la domination. Dans un premier temps, on défend les droits des homosexuels. Dans un second temps, on pourra remettre en question la binarité des identités et des pratiques sexuelles, qui est en elle-même hétéronormée. À travers leurs revendications et leurs demandes de reconnaissance, les mouvements communautaires peuvent essentialiser les identités et en donner des définitions figées, susceptibles d'enfermer (ceux qui, peut-être malgré eux, sont assignés au groupe) ou d'exclure (ceux qui ne correspondent pas bien à l'identité définie pour et par celui-ci).

Par exemple, les quartiers gays des grandes villes occidentales ont nourri une abondante littérature scientifique depuis les années 1980, et sont devenus un classique de la géographie *gay* et même de la géographie urbaine. Mais la recherche prend dans les années 1990 un tour critique, notant que ce sont d'anciens quartiers pauvres que les gays ont participé à gentrifier, où les lesbiennes et les minorités racialisées n'ont guère leur place, qui traduisent, expriment et reproduisent une société très hétéronormative. Les quartiers gays sont-ils des ghettos dans le ghetto ? La théorie *queer* (qui remet en cause l'homosexualité comme catégorie participant de l'hétéronormativité) et la question de l'intersectionnalité (qui pose les « autres questions » de la race, de la classe et du genre) ont ainsi contribué à jeter le soupçon sur un lieu qui fut l'icône de la géographie gay, au point que des livres portant sur l'espace et la sexualité (Browne, 2009 ; Johnston et Longhurst, 2010) ne parlent guère des quartiers gays (Brown, 2013).

Une autre critique des *identity politics* et du multiculturalisme, souvent d'inspiration marxiste, porte sur le risque d'affaiblir la critique de l'oppression. Sur le plan scientifique, la désessentialisation des minorités conduit à focaliser la recherche sur les modalités discursives et expérientielles, et à moins mettre l'accent sur la dimension structurelle des discriminations. Celle-ci est plutôt prise en compte par l'*ethnic geography*, à laquelle les tenants de la première approche peuvent reprocher de reprendre les catégories raciales qui prévalent (par exemple en usant des statistiques officielles), au risque de les cautionner. Sur le plan politique, raisonner en termes d'identités, c'est situer la critique sur un plan plus culturel que politique (ou économique), et en un sens dépolitiser le débat en le réduisant à des effets de discours et à des questions de subjectivité. D'autre part, défendre différentes minorités peut, si elles ne fonctionnent pas en coalition, conduire à éclater la critique en autant de logiques et d'intérêts difficilement conciliables⁸, dans l'oubli que l'oppression fonctionne en système.

À l'inverse, on peut se demander pourquoi les *identity politics* n'évoquent guère que trois matrices de domination, négligeant largement les enjeux de l'âge, de la religion, du handicap (l'article de Valentine ci-après constituant une notable exception), etc. Ce point est souvent évoqué pour critiquer l'approche intersectionnelle. De toute façon, même si on en reste aux trois matrices, les multiples sites de leurs intersections n'ont pas été explorés avec autant de soin : en matière d'intersectionnalité, c'est surtout de femmes noires qu'il est question, et bien plus souvent de genre, de sexualité et de race que de classe. Les pistes à explorer sont d'autant plus nombreuses que l'intersectionnalité ne concerne pas seulement les sites et les victimes de la domination : le concept s'avère aussi heuristique pour analyser les préjugés des groupes dominants. G. Valentine (2010) montre ainsi que les préjugés racistes sont corrélés aux préjugés homophobes, qu'ils varient non seulement selon le genre de son auteur mais aussi celui de la cible, et qu'ils se fondent sur des discours de justification éminemment géographiques.

EN FRANCE

En France, les *identity politics* se voient opposer le principe de l'universalisme républicain. Celui-ci affiche un objectif égalitariste et potentiellement émancipatoire en garantissant à chacun·e les mêmes droits et les mêmes

8. Par exemple, les communautés fondées sur les identités de genre et de sexe, souvent progressistes, adoptent en général des positions morales opposées à celles des communautés fondées sur une origine ethnique ou une religion, souvent conservatrices.

devoirs dans le cadre d'une République une et indivisible, qui ne saurait reconnaître aucun privilège ni souffrir aucune discrimination *de droit*. Ce principe aurait mis fin aux discriminations raciales ou religieuses, au sein d'une République laïque et aveugle à la race. Mais ce principe permet-il de lutter contre les privilèges et discriminations *de fait* ? Faire respecter la laïcité dans un contexte où une religion est dominante, est-ce le meilleur moyen d'assurer le respect des droits des minorités religieuses ? Être aveugle à la race, cela permet-il de bien voir les discriminations dont les groupes racialisés sont l'objet ? L'interdiction en France de collecter des données et de constituer des statistiques relatives à l'origine ethnique ou l'appartenance religieuse vise à lutter contre le racisme et faire respecter la laïcité, mais empêche de mesurer les discriminations dont certaines minorités sont victimes. La dénonciation des « dérives communautaristes » en France oppose une fin de non-recevoir aux groupes minoritaires qui revendiquent les moyens d'exprimer leur identité ou de lutter contre les discriminations. Ce qu'on appelle dérive communautariste, c'est bien souvent l'expression identitaire des autres.

Si l'on peine à traduire l'expression *identity politics* en français, c'est évidemment que ce que ce terme désigne n'existe guère ni dans le paysage politique français, où le « communautarisme » est globalement mal vu, ni dans le paysage académique français, avant tout structuré par disciplines. Ce n'est pas que la société française ne soit pas agitée par des questions de ce type, comme en atteste le débat sur le « voile islamique », qui, croisant des enjeux de genre, de religion et de « race⁹ », aurait pu gagner à être formulé en termes d'*identity politics*. C'est une des raisons pour lesquelles il nous a paru important de mettre dans cet ouvrage l'accent sur ce courant.

Ce n'est pas un hasard que la théorie *queer* et celle de l'intersectionnalité aient été conçues et aient connu le succès aux États-Unis, où la lutte pour les droits civiques des Noirs date du milieu des années 1950 et celle des homosexuels du début des années 1970. Les minorités y sont prises en charge par des politiques publiques qui protègent leurs droits et l'expression de leur identité, voire leur confèr(ai)ent, dans le cadre de la discrimination positive par exemple, des facilités pour compenser les discriminations dont elles peuvent être victime¹⁰. Les questions de la race,

9. Au sens anglais d'appartenance ou d'assignation à une origine ethnique ou nationale.

10. La prise en charge institutionnelle de la protection et la promotion des minorités (« state-sponsored multiculturalism »), et notamment la discrimination positive, connaît toutefois dans les années 2000 un sévère *backlash*, retour en arrière lourd de conséquences pour celles-ci mais aussi pour les géographes qui en ont fait

des identités de genre et de sexualité sont ainsi aux États-Unis depuis un demi-siècle au cœur du débat public comme du débat académique.

Les textes traduits ci-après montrent comment la géographie anglophone s'est approprié les concepts et les débats qu'on vient de présenter. L'article d'Oswin fait le point sur l'apport de la théorie *queer* à la géographie. Celui de Mahtani fait par l'exemple la démonstration de sa richesse en analysant comment les performances racialisées de femmes métisses (*mixed-race*) s'avèrent complexes et changeantes, et permettent à ces femmes d'échapper pour partie aux effets de domination. L'article de Valentine, qui compte parmi les plus cités, plaide pour une géographie intersectionnelle, dont elle montre toute la pertinence en présentant l'expérience de Jeannette, sourde et homosexuelle.

leur objet d'étude (Mitchell, 2004). Pour un bilan nuancé à ce propos, voir Kymlicka, 2012.

Géographies critiques et usages de la sexualité : déconstruire l'espace *queer*¹

GÉOGRAPHIES QUEER

Les lectures qu'ont pu faire les géographes de la théorie *queer* ont permis de mettre les vies de non-hétérosexuels au programme de la discipline. Ce qui n'est pas une conséquence peu paradoxale, puisque l'apport majeur de la théorie *queer* aux études des sexualités a été précisément de critiquer les *sexual identity politics*. La théorie *queer*, qui s'inscrit dans une approche poststructuraliste, s'inscrit en faux contre l'idée de sujet sexuel préconstitué, et conçoit le pouvoir comme productif plutôt que simplement oppresseur. En d'autres termes, elle pousse les études des sexualités à dépasser des conceptions humanistes d'identités sexuelles essentialisées qui sous-tendent les enjeux politiques d'une libération pour ceux qu'on suppose exclus par l'hégémonie hétérosexuelle. Mais les géographes critiques se contentent souvent de décrire les espaces *queer* comme espaces gais ou lesbiens, conçus comme en opposition ou en transgression de l'espace hétérosexuel. Cet article conteste cette notion dominante dans la discipline en s'intéressant à des travaux récents en géographie et dans d'autres disciplines qui ouvrent de nouvelles perspectives de géographie *queer*. [...]

FAIRE PLACE AUX « DÉVIANTS SEXUELS »

C'est à la fin des années 1970 qu'on a commencé en géographie à se pencher sur les expressions et expériences spatiales des « autres » sexuels, et en particulier des gays et des lesbiennes. Au milieu des années 1990, David Bell, Jon Binnie et Gill Valentine ont joué un rôle crucial dans la réorientation de ces recherches. Prenant en compte l'effet considérable que l'émergence de la théorie *queer* avait eu sur le champ interdisciplinaire des études de la

1. Natalie OSWIN, 2008, « Critical geographies and the uses of sexuality: deconstructing queer space », in *Progress in Human Geography*, vol. 32, n° 1, p. 89-103.

sexualité, ils se sont fait l'écho de la contestation radicale des catégories « gay » et « lesbienne » comme fondées sur des attributs essentiels et naturels des êtres humains. Dans le prolongement de cette idée, ils ont montré que, de même que les individus n'ont pas d'identités sexuelles prédéfinies, les espaces n'en ont pas non plus. [...] Ils postulent de surcroît que l'espace *queer*, comme espace gai et lesbien (plus rarement bi ou transsexuel ou transgenre), offre une alternative radicale à l'espace hétérosexuel.

[...] Dans les travaux de Bell, Binnie, Valentine et d'autres, l'espace *queer* est donc établi comme espace concret construit par des dissidents sexuels (entendre par là : des gays et des lesbiennes). On lui suppose, en tant que reterritorialisation de l'espace hétérosexuel, la faculté de rendre visible des sous-cultures sexuelles qui résistent à l'hétérosexualité hégémonique, source de leur marginalité et de leur exclusion, et la rompent. [...] Si les questions concernant les minorités sexuelles ont été des aspects incontestablement négligés de la recherche dans notre discipline, il est désormais plutôt banal de relever, en géographie critique, la résistance des gays, lesbiennes et autres « déviants sexuels » à l'hétérosexualité dominante. Ce n'est pas rien.

[...] Des travaux récents contestent les conceptualisations de l'espace *queer* comme espace dissident, espace de résistance ou de progrès, espace colonisé ou revendiqué. Ils refusent de considérer les espaces gais, lesbiens (et beaucoup moins souvent bi et transsexuels et transgenres) comme équivalents à l'espace *queer*, et refusent le binarisme hétérosexuel/homosexuel sur lequel reposent ces conceptions problématiques de l'espace *queer*. Enfin ces travaux n'acceptent pas que la sexualité soit considérée comme dominant tous les autres processus de construction identitaire, et insistent sur le fait que les sujets *queer* se définissent aussi simultanément comme des corps marqués par la race, la classe et le genre. [...]

INCORPORER L'ESPACE *QUEER*

On emploie souvent le terme « queer » comme synonyme de non-hétérosexuel. En géographie, cet usage est évident dans l'équivalence postulée entre espace *queer* et espace gai et lesbien (particulièrement dans les contextes urbains). [...] Catherine Jean Nash (2006) fournit une cartographie moins simpliste de l'identité dans l'espace dans son analyse du développement du « village gay » de Toronto. Pour elle, ce quartier ne résulte pas simplement d'une « bataille pour la possibilité d'habiter visiblement et de s'appropriier des territoires identifiables ou des quartiers » (2006, p. 2). Il faut bien plutôt y voir « un lieu couvert des cicatrices profondes laissées par une multiplicité de batailles conduites pour établir les significations sociales, politiques et

culturelles qu'on attribue à l'existence d'individus intéressés par des relations avec des personnes de même sexe » (2006, p. 2). Elle adopte donc une approche post-structuraliste qui désessentialise l'espace gay et lesbien et s'intéresse aux façons dont le « village gay » de Toronto a été un champ de bataille entre conceptions antagonistes de l'identité homosexuelle. Ainsi, là où les « assimilationnistes » désapprouvaient le « ghetto gay », ses bars et saunas, et considéraient que les gays et lesbiennes devaient vivre dans les *suburbs* où ils pourraient faire la preuve du fait qu'ils étaient exactement comme les hétérosexuels, les « libérationnistes » critiquaient la culture commerciale qui dominait le village, la considérant impropre à créer une communauté suffisamment militante. [...] Mais le terme *queer* a émergé dans les études de la sexualité en relation critique avec les termes gay et lesbienne. Kath Browne (2006a) a prolongé cette critique dans une direction originale : pour elle, parce que « *queer*, c'est plus qu'une abréviation de LGBT (lesbienne, gay, bisexuel et transgenre), [...] les géographes devraient donc se demander comment utiliser le terme autrement que comme désignation englobante pour décrire les "dissidents" sexuels » (2006a, p. 886). Elle relève comme Nash que les espaces gais et lesbiens ne transgressent pas nécessairement le normatif. L'enjeu des « sexual identity politics », c'est souvent de reconnaître ou accepter l'« autre ». Il s'agit d'étendre la norme, pas de la transgresser ou la contester. Le tournant récent vers l'assimilationnisme de la part de beaucoup d'organisations gays et lesbiennes **mainstream** a conduit beaucoup de personnes à critiquer pas seulement l'hétéronormativité, mais aussi l'homonormativité. [...]

Beaucoup de gays et de lesbiennes ne veulent rien de plus que d'être considéré-e-s comme normaux/males, de façon à pouvoir vivre leur vie sans remettre en cause le *statu quo*. Pour Browne, qui considère que les géographies des sexualités ont pour objet principal la reconnaissance d'« autres » sexuels, travailler dans cette perspective n'est pas nécessairement *queer*. Par *queer*, elle entend « qui fonctionne en-dehors des pouvoirs et contrôles qui renforcent la normativité » (2006a, p. 889). Elle affirme que les questionnements *queer* ont vocation à remettre en cause l'idéal d'inclusion et « amener des façons radicales de (re)penser, (re)dessiner, (re)conceptualiser, (re)cartographier, afin de (re)faire les corps, les espaces et les géographies » (2006a, p. 888). Ainsi, pour Browne, les espaces *queer* sont distincts des espaces gais et lesbiens et les géographies *queer* sont appelées à transgresser les limites comme hétéro/homo, homme/femme afin de dépasser la normativité et rendre l'espace « fluide ».

[...] La théorie *queer* est une approche critique qui interroge les normativités et les orthodoxies sexuelles. Et elle reconnaît la sexualité comme aspect non-essentiel et non-fixe de la subjectivité. [...] Même si nous

acceptons cette idée que *queer* correspond à quelque chose qui peut être possédé ou animé par des individus, nous devons rappeler qu'aucun individu vivant dans le monde social n'est en flottaison libre ou désincarné. [...] Si je suis en accord avec Browne pour dire que *queer* et LGBT ne sont pas synonymes, je ne suis pas convaincue de l'utilité analytique qu'il peut y avoir à définir le *queer* comme fluide et abstrait de toute normativité. Faire cela ne change rien à la cartographie qui associe respectivement résistance/oppression à homosexuel/hétérosexuel : cela conduit seulement à remplacer « homosexuel » dans cette équation par « queer ». [...]

Comme Browne, Catherine Jean Nash et Alison Bain (2007) distinguent l'espace gai et lesbien de l'espace *queer*. Mais là où Browne traite de l'espace *queer* en termes abstraits, les autres analysent l'appropriation du terme *queer* comme catégorie identitaire et signifiant politique par le Comité du bain des femmes de Toronto (*Toronto Women's Bathhouse Committee*, TWBC). Le TWBC tente explicitement de *queeriser* l'espace en organisant des événements pour femmes qui s'appellent « Pussy Palace » (le Palais de la Chatte). [...] Tandis que les personnes qui les organisent déclarent viser à démanteler les constructions de la masculinité, de la féminité et de la conduite lesbienne appropriée, Nash et Bain y discernent une description des lesbiennes de classe moyenne comme coincées, et la promotion d'une conception stéréotypée de la sexualité populaire comme vulgaire ou pail-larde. Néanmoins, le coût d'entrée élevé ne permet pas aux lesbiennes des classes populaires d'y participer. De plus, bien que le TWBC ait une politique ouverte à l'égard des trans, les observations conduites par Nash et Bain permettent de déceler une transphobie sous-jacente dans ces événements. Donc, en dépit des buts des organisatrices, cet espace *queer* incarné est loin d'être radicalement ouvert et transgressif.

[...] Nash et Bain limitent leur analyse aux façons dont la sexualité *queer* est infléchi par le genre ou la classe, et s'abstiennent de considérer le lieu *queer* comme espace racialisé. Cette omission indique bien que, quels que soient les efforts déployés pour complexifier nos façons de comprendre les identités, communautés et espaces *queer* au sein de la littérature géographique, ce projet est poursuivi de manière remarquablement limitée.

[...] Les travaux qui tentent d'analyser l'espace *queer* comme plus qu'un espace sexué n'ont en général pas su reconnaître que l'espace *queer*, tel qu'on le décrit souvent, est implicitement un espace blanc.

[...] Ceci renvoie à une conception dominante de la race et de la sexualité comme analogues plutôt que comme mutuellement constituées. Dans cette logique, les *queers* sont sexualisés tandis que les non-blancs sont racisés et

on ne prend en compte la nécessité d'analyser la race et le racisme que lorsque les *queers* sont non-blancs. Les limites d'une telle conceptualisation de la relation entre les analyses de la sexualisation et analyses de la racialisation ressortent à l'évidence de l'exemple suivant.

[...] Catherine Jean Nash (2005) retrace les luttes des militant·e·s gai·e·s et lesbien·ne·s de Toronto pour se voir reconnaître comme « minorité » en réaction aux commentaires et pratiques homophobes et sexistes de la police dans les années 1970. Elle explique que, bien que les militants aient antérieurement tourné en dérision la création de ghettos gays, « au début des années 1980, le ghetto gay en était venu à délimiter un espace légitime, un espace nécessaire pour la formation et le bien-être d'un groupe minoritaire gai et lesbien, et pour la validation politique d'un statut de minorité » (Nash, 2005, p. 129). [...] Mais bien qu'on nous indique dès le début que les quartiers gays sont des « territoires majoritairement blancs, masculins et de classe moyenne » (Nash, 2005, p. 115), Nash n'interroge ou n'analyse pas plus les enjeux raciaux et dit seulement que « les communautés gaies et lesbiennes sont analogues aux communautés des "minorités ethniques" ». En représentant ces communautés comme entités distinctes et en ne s'intéressant pas au facteur de complexité tenant au fait que beaucoup de gays et lesbiennes de Toronto sont aussi des membres de minorités ethniques, cette histoire de la communauté gay de Toronto n'est pas seulement incomplète : elle marque implicitement l'espace *queer* comme espace blanc.

[...] Il ne suffit pas de dire que la race est une lacune dans les travaux. Les géographes *queer* ont à affronter le fait que « la sexualité n'est pas toujours ni seulement une question de sexualité, ce n'est pas une dimension autonome de l'expérience » (Warner, 1995, p. 368) lorsqu'elles analysent les dimensions de classe et de genre des vies et des espaces *queer*. Ne pas prendre en compte sexualisation et racialisation comme processus mutuellement constitutifs, c'est un problème qui fait des analyses *queer* en géographie des approches partielles. Jasbir Puar (2002) produit une critique importante du tourisme *queer*, qui refuse de célébrer le fait que les *queers* sont désormais applaudis comme sujets cosmopolites, mobiles et consommants dans des contextes divers. Elle relève que « les femmes *queer* de couleur et d'autres exclus *queer* » (p. 943) ne font pas partie des circuits touristiques de consommation *queer*, et conteste fortement la conception dominante de l'espace *queer* en géographie. [...] De même, dans son analyse de « l'espace *queer* » comme marqueur émergent de cosmopolitisme urbain, Dereka Rushbrook note que « Malgré la complexité de la notion, le terme d'espace gay ou d'espace *queer* implique une cohérence et une homogénéité qui n'existent pas ». [...] Elle analyse ainsi les façons dont les « *queers* de couleur sont effacé·e·s

des discours de cosmopolitisme et de mondialisation, comme consommateurs/trices et comme produits » (Rushbrook, 2002, p. 184). Dans la même veine, Glen Elder critique les espaces de consommation du « Cape Town gay » comme créant « un espace d'exclusion ségrégué » (2004, p. 579). Il montre que « les efforts pour créer des espaces gais en sont aussi venus à produire un paysage dans lequel la norme est entendue comme blanche et masculine, ou homomasculine » (p. 585). [...] Ces chercheurs revoient le récit dominant de l'espace *queer* comme radical, colonisé, revendiqué. Comme le dit Puar, « la revendication d'espace – tout espace, même la revendication d'espace *queer* – [est] un processus informé par des histoires de colonisation, histoires opérant en tandem avec les actes de perturbation et de transgression potentielle dont il est question » (2002, p. 936). La présomption de progressisme des reterritorisations gaies et lesbiennes d'espace préalablement « hétéro » (*straight*) est mise à mal si l'on reconnaît que des homosexuels ou des *queer* peuvent être parmi ceux qui participent au déploiement de normativités sexuelles. Ce qui nous amène à dépasser le binarisme hétérosexuel/homosexuel pour utiliser pleinement la théorie *queer* comme approche permettant de critiquer les dimensions spécifiques de classe, race et genre des homonormativités comme des hétéronormativités. Une telle démarche constitue le début d'une utilisation en géographie de la théorie *queer* qui ne se contente pas de décrire et réifier les espaces des « autres » sexuels. Mais, pour que cette approche alternative tienne pleinement ses promesses, il faut reconnaître une limite récurrente. [...] Reconnaître les géographies fragmentées du pouvoir, qui traversent la division homosexuel/hétérosexuel, est important. Mais lorsqu'on se défait de ce binarisme, d'autres persistent : plus précisément, des descriptions de ce qu'est être mâle/femelle, blanc/non-blanc, et privilégié/non-privilégié qui demeurent trop simplistes. Ce qui en ressort, c'est l'idée de mâles gays dominants, face auxquels on fonde tous ses espoirs sur les femmes et *queers* de couleur, comme sujets toujours radicaux. Mais les enjeux de la normalisation n'atteignent pas que les mâles gays blancs. Comme l'écrit Roderick Ferguson, « l'exigence d'une hétéronormativité racialisée a mis en place des exclusions multiples à l'égard de femmes, de personnes de couleur, et de gays et de lesbiennes en même temps qu'elle est devenue un régime de régulation, conduisant femmes, personnes de couleur et homosexuel-le·s à aspirer à la conformité » (2004, p. 86). Donc, la tentation de s'en remettre à des sauveurs *queer* doit être écartée en faveur d'une approche *queer* dépourvue de référent politique fixe. Plutôt que des appels abstraits à « l'unité dans la différence » et la condamnation probable de sujets ou espaces génériques, l'analyse d'incarnations (*embodiments*) particulières peut communiquer plus efficacement les singularités de relations de pouvoir inégales. [...]

UNE CRITIQUE DÉPOURVUE DE SUJET COMME APPROCHE *QUEER* DE L'ESPACE

[...] La tâche des théoriciens du *queer* consiste donc à se saisir de la critique de l'identité dans toute son ampleur et abandonner la quête d'un sujet *queer* intrinsèquement radical, en se consacrant à développer une approche critique du fonctionnement des normativités et non-normativités sexuelles. [...] Les identités *queer*, même quand elles sont définies par opposition, ou comme contre-identités, sont des identités aussi. Donc, comme c'est le cas de toute identité, elles masquent des spécificités et ne peuvent que réitérer les limites du pouvoir et de la normativité. La critique *queer* devrait donc s'atteler à simplement travailler à comprendre comment les normes et les catégories sont déployées. [...]

Au vu des objectifs ambitieux de transgression des normes de genre et de renversement de l'hétéronormativité qui en sont venus à être associés aux géographies *queer*, cet argument pourrait sembler aller dans le sens d'un rétrécissement de son mandat. En fait, c'est un argument en faveur d'un élargissement significatif de la portée de la théorie *queer* et de son écho au sein de la géographie. Car les normes sexuelles font bien plus que juste marginaliser les homosexuels. [...]

Dans « Monster, terrorist, fag », Puar et Rai (2002) adoptent une démarche *queer* qui dépasse largement une focalisation sur les sujets homosexuels pour prendre en compte la construction d'identités et de pratiques normatives et non normatives. Elles montrent que la figure racialisée du « terroriste musulman » est tout à la fois sexualisée de sorte que la *queerness* (« queeritude ») comme déviance sexuelle est liée à la figure monstrueuse du terroriste de façon à altérer et mettre en quarantaine les sujets classifiés comme « terroristes » (2002, p. 126). En même temps, cette figure racialisée, sexuellement perverse, a fonctionné comme outil de normalisation et de discipline vis-à-vis des enjeux gays et lesbiens internes aux pays occidentaux. C'est ainsi qu'on parle de l'émasculatation comme punition appropriée pour Ben Laden, et que les États-Unis sont dépeints comme havre féministe et *gay-friendly* en opposition à un Taliban barbare qui persécute les femmes et les homosexuels. Puar et Rai montrent ainsi de manière convaincante que « le monstre-terroriste-tapette est pris dans un réseau de discours et de pratiques du patriotisme hétéronormatif mais aussi dans les stratégies de résistances de groupes féministes, de communautés *queer* et de couleur » (2002, p. 140). [...] En d'autres termes, il convient de prêter attention aux constructions spécifiquement racialisées, sexualisées sur lesquelles s'appuie la « guerre à la terreur » au lieu de se contenter de déclarations d'unité fondées sur l'idée qu'« ils sont exactement comme nous ».

Dans son analyse d'Abou Ghraib², Puar (2004) démontre que « se focaliser sur des actes prétendument homosexuels masque d'autres formes de violence de genre et vient appuyer des objectifs qui sont racistes et sexistes autant qu'homophobes » (p. 523). Elle s'inscrit en faux contre les façons dont des gays et lesbiennes ont rendu compte de l'affaire, en mettant en avant la figure du « gay mâle blanc occidental » comme victime d'Abou Ghraib « plutôt que des corps "placardisés" et qualifiés en fonction de leurs actes – plutôt que les corps des prisonniers irakiens eux-mêmes » (2004, p. 529). Reprenant une approche *queer* qui va au-delà d'une focalisation sur des sujets homosexuels, elle nous force à poser de nouvelles questions, en soulignant que « ce qu'on rapporte de faits de sodomie avec des bâtons lumineux, des balais et d'États-Uniens introduisant leurs doigts dans les anus des prisonniers implique pleinement les gardiens états-unien et réveille les spectres de la sexualité interracial et interculturelle » (2004, p. 531). Puar nie que la description des événements d'Abou Ghraib ait été scandaleuse et exceptionnelle, montrant que ces actes sexuels sont une partie intégrante de la dépravation de la guerre.

Comme l'a dit Elspeth Probyn, les espaces sexuels « sont délimités par coïncidence et pas par exclusion » (1996, p. 10). Plutôt que de nous accrocher à toute force à la fiction de lieux *queer* qu'on pourrait situer en opposition cohérente à des espaces hétérosexuels, nous devons réfléchir de manière plus approfondie à ce qui se produit dans les processus de sexualisation. [...]

RACE, CLASSE, GENRE ET HÉTÉRONORMATIVITÉS

Considérant les « contours moraux de l'hétérosexualité », Phil Hubbard affirme vouloir « mettre de côté » la théorie *queer* pour se concentrer sur « le corpus (plus limité) de travaux de géographes qui ont cherché à théoriser, cartographier et critiquer l'hétérosexualité elle-même » (2000, p. 192). Il écrit que, « loin d'être un système unifié et monolithique, les hétérosexualités (comme les homosexualités) se rendent manifestes par une diversité de marques ostensible d'émotion et d'intimité qui s'inscrivent dans une diversité de paysages différents » (p. 193). [...] Hubbard s'intéresse aux façons variables dont les espaces hétérosexuels sont sexualisés et déssexualisés. Il se penche sur les géographies morales de la prostitution, et insiste sur le fait que « l'identité sexualisée d'un espace ne résulte pas simplement de la lutte

2. N.D.T. : Cette affaire qui a fait grand bruit en 2003 et 2004 prend son nom d'une prison irakienne dans laquelle l'armée états-unienne et la CIA ont sexuellement agressé, violé, torturé et exécuté des prisonniers (voir la page Wikipédia « scandale d'Abou Ghraib »).

entre une hétérosexualité dominante rigide et des identités homosexuelles alternatives » (p. 211).

Hubbard note que son analyse de la création de frontières entre « les identités hétérosexuelles morales et immorales » n'est qu'une des façons d'interroger les géographies de l'hétérosexualité et précise de plus que ce qu'il fait n'est « qu'un début ». Reconnaître qu'il faut contester l'idée d'une hétérosexualité monolithique est de fait un début important. Je m'appuie là-dessus pour poursuivre dans des directions légèrement différentes. Premièrement, je dirais qu'une fois reconnue la nécessité de déconstruire le binarisme hétérosexuel/homosexuel et l'existence supposée d'espaces hétérosexuels (*straight*) et d'espaces *queer*, il devient évident que la théorie *queer* n'a pas à être « mise de côté » pour analyser les hétérosexualités : c'est plutôt un outil essentiel de cette déconstruction. Deuxièmement, il est tout aussi important de contester l'idée que les homosexualités sont toujours et partout « alternatives » qu'il l'est de contester l'idée que les hétérosexualités sont toujours et partout « dominantes ». Et enfin, une géographie *queer* qui interroge les usages multiples de toutes les sexualités doit porter sur le fonctionnement des hétéronormativités (et homonormativités) plutôt que sur l'hétérosexualité. C'est ainsi qu'on peut faire justice aux « façons dont les identités de race, classe et/ou genre ajoutent ou enlèvent à la marginalisation des *queers*, d'un côté, et au pouvoir des hétérosexuels, de l'autre » (Cohen, 1997, p. 447). [...]

La théorie *queer* se présente comme une critique de l'identité, et ne s'intéresse pas « à qui nous sommes mais comment nous sommes pensés » (Halley, 2000, p. 67). Le travail pionnier de Siobhan Somerville, *Queering the color line* (2000), démontre que « la formation des notions d'hétérosexualité et d'homosexualité a émergé aux États-Unis au travers (et pas seulement en parallèle) d'un discours saturé de présupposés quant à la racialisation des corps » (p. 4) [...]. Elle montre que « la crise de définition d'homo/hétérosexuel » était intimement liée à des définitions raciales de « noir » et « blanc » et qu'en conséquence, « il peut être difficile même au chercheur scrupuleux travaillant sur la culture états-unienne de séparer aisément l'identité afro-américaine de l'identité homosexuelle, le nègre du *queer* » (Reid-Pharr, 2002, p. 7). David Eng, dans son étude de la masculinité asiatico-américaine, « Racial Castration », pose également la question : « Comment est-ce que la régulation sociale de la sexualité produit, et est à son tour produite par, la race ? » (p. 5). Il étudie comment les communautés asiatico-américaines des États-Unis ont été produites par l'exploitation historique de la main d'œuvre migrante comme corps à la fois racialisés et sexualisés, en s'intéressant notamment à l'interdiction gouvernementale de l'immigration des femmes

et enfants des travailleurs masculins et le stigmate d'homosexualité qui entachait les communautés de « célibataires » des enclaves urbaines chinoises. Ce faisant, Eng conteste les manières usuelles de décrire la diaspora comme organisée par race pour la reconceptualiser en termes de sexualité et de *queerness* [...].

Comme le montre Cathy Cohen (1997), le lien intime entre racialisation et sexualisation n'est en rien une chose du passé. Dans son appel désormais classique de la part des théoriciens du *queer* à élargir leur focale pour inclure outre les non-hétérosexuels toutes sortes de sexualités non-normatives, elle met en évidence le fait que « la sexualité et les luttes contre la normalisation sexuelle [sont] centrales dans la politisation de toutes les communautés marginales » (p. 444). Dans des cas comme celui du Rapport Moynihan³, les familles « nègres » sont pathologisées, les « *welfare queens* » (reines des allocations familiales) démonisées : « ce n'est pas le comportement non-hétérosexiste de ces femmes et hommes noir·e·s et [latino·a·s] qui est attaqué, mais plutôt les comportements sexuels et les structures familiales de ces individus, perçus comme non-normatifs, que beaucoup d'activités *queer* auraient – sans se soucier de l'impact de la race, la classe ou du genre-désignés comme appartenant à l'*establishment* hétérosexiste » (Cohen, 1997, p. 456). Cohen souligne que les hétérosexuel·le·s « déviant·e·s » tel·le·s que les prostitué·e·s ne sont pas les seul·e·s dont la citoyenneté est dévaluée.

[...] La migration, un enjeu géographique évident, a fait l'objet d'études particulièrement fructueuses pour le déploiement d'une approche *queer* qui aille au-delà de l'étude « des *queers* » pour prendre en compte le fonctionnement des hétéronormativités. [...]

Il n'y a pas que les familles de même sexe qui sont interdites par les règlements de l'immigration. Il en est de même des « familles qui ne sont pas fondées sur le sang ou des liens légaux officiels ou qui ne peuvent remplir les conditions en termes de revenus ou de capital humain – ou dont les femmes sont considérées comme des “poules pondeuses” » (Luibheid, 2004, p. 230). Comme Somerville (2005) l'explique, les programmes de regroupement familial qui ont émergé en lieu et place de programmes d'immigration plus ouvertement racialisés ne sont pas seulement injustes par leur exclusion des couples de même sexe de la définition de la « famille » : ils raniment la logique eugéniste de programmes antérieurs qui privilégiaient les migrantes d'origines nationales particulières. « La politique de regroupement familial

3. N.D.T. : Rapport états-unien de 1965 intitulé « La famille noire : arguments pour une action publique », qui faisait de l'absence de modèle de famille nucléaire parmi les populations noires une des causes de leur pauvreté.

a permis à la loi d'apparaître ostensiblement "aveugle à la couleur" (*color-blind*) alors même qu'elle était conçue pour produire des effets racialisés, plus spécifiquement en maintenant la composition raciale existante des groupes d'immigrants entrants » (2005, p. 85). Le résultat, c'est que des immigrants homosexuels et hétérosexuels qui restent en-dehors des institutions du mariage et de la famille nucléaire sont confrontés à des obstacles importants à leur naturalisation aux États-Unis. [...]

THÉORIE *QUEER* ET GÉOGRAPHIES CRITIQUES

Les expériences des non-hétérosexuels ne sont plus exclues des travaux de géographie critique. Ce changement important résulte sans nul doute des liens divers que la discipline a établis avec la théorie *queer*. Et aussi longtemps que les non-hétérosexuels subiront des discriminations, les espaces *queers* resteront quelque chose que, pour paraphraser Spivak, les *queers* ne peuvent pas ne pas vouloir. Il y a donc très certainement toujours besoin de lectures géographiques des espaces *queers*, comme lieux contestés où des processus de racialisation, genrés et classés se produisent. Il y a d'autres usages en géographie pour la théorie *queer*. Beaucoup des travaux dont j'ai parlé adoptent une approche *queer* pour examiner des questions comme les flux de travailleurs transnationaux, les diasporas, l'immigration, la santé publique, la mondialisation, la domesticité, la géopolitique et la pauvreté. Ces travaux montrent que la théorie *queer* est utile pour penser ces questions centrales pour la géographie critique, et va bien au-delà de leur analyse de leurs relations aux vies gays, lesbiennes, bisexuelles ou transgenres. Une fois délivrés du présupposé que la théorie n'offre de perspectives que sur les vies *queer*, et une critique abstraite de l'hétérosexualisation de l'espace, on peut l'utiliser pour déconstruire le binarisme hétéro/homo et étudier l'intrication de la sexualité avec des processus de race, classe et genre. *Queeriser* nos analyses aide donc à placer la sexualité au cœur de constellations de pouvoir qui ont de nombreuses facettes. À mesure que des géographes critiques cherchent à comprendre ces constellations, l'avancement d'une approche *queer* en parallèle avec les approches postcoloniales, féministes, critiques de la race et matérialistes aidera certainement à poser de nouvelles questions et à éclairer un nombre accru de possibilités critiques.

Natalie OSWIN

Ruser avec les garde-frontières : performer la race¹

INTRODUCTION

J'essaie toutes sortes d'ethnicités pour m'identifier. Je dis juste aux gens que je suis certaines choses, juste pour voir ce qu'ils disent... parfois, ils vont dire « Ah tiens, laisse-moi deviner, tu es Philippine, non ? » Et je vais dire oui, mais après je leur dirai la vérité. Je me moque d'eux ouvertement. Ce qui est fun. Parfois j'invente toutes sortes de mélanges ethniques qui me passent par la tête ! (Extrait d'un entretien avec une femme « métisse² » qui s'identifie comme ayant des ascendants japonais et européens.)

Dans cet article j'interroge la relation complexe entre la performativité et la racialisation, en m'appuyant sur l'approche de Butler. En utilisant des entretiens qualitatifs avec des questions ouvertes³, je montre que certaines

1. Minelle MAHTANI, « Tricking the border guards: performing race », in *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 20, n° 4, 2002, p. 425-440.

2. N.D.T. : le terme de « mixed-race » est rendu dans cette traduction par « métis·se », ce qui n'est pas conforme à l'utilisation du terme au Canada (où il désigne les personnes d'ascendance française et *first nation*). Ce choix a été fait par souci de lisibilité, et il est assez représentatif en lui-même des constructions très contextuelles et localisées des appartenances ou identités « raciales ».

3. J'ai conduit des entretiens avec 24 femmes s'identifiant comme « métisses » à Toronto, au Canada. Il y a de multiples définitions de ce qui constitue le « métissage ». Dans mon étude, j'utilise le terme « métisse » pour définir des femmes qui se définissent elles-mêmes comme telles – ou multiethniques, multiraciales, ou racialement mêlées, ou d'ascendances ethniques mêlées. En tant que « métisse » d'ascendance indienne et iranienne moi-même, je m'intéressais aux questions d'identité et d'appartenance chez ces femmes d'ascendances diversifiées. Je ne me suis pas focalisée sur un mélange spécifique, comme « blanc/noir » ou « asiatique/blanc » comme l'ont fait par le passé plusieurs études critiques du « métissage ». J'ai préféré donner aux participantes à l'étude l'espace pour se définir elles-mêmes. Si elles choisissaient de se désigner elles-mêmes « métisses », je tâchais de savoir quand, où et pourquoi elles choisissaient cette désignation. Cela m'a ouvert le

femmes « métisses » (*mixed-race*) produisent des performances racialisées compliquées de façon à échapper aux lectures oppressantes et dichotomiques de leurs identités racialisées. Certaines de ces femmes défient et contestent les étiquetages racialisés en mettant en pratique un ensemble diversifié de performances racialisées, prouvant leur aptitude à agir et à rompre avec des scénarios sociaux racialisés. [...] Je mets en évidence les pratiques situées par lesquelles beaucoup de femmes « métisses » ayant participé à l'étude non seulement contestent, mais produisent aussi, leur propres localisations racialisées et genrées, défiant les lectures racialisées de leurs corps. [...]

PERFORMANCE, GENRE ET GÉOGRAPHIE

[...] Des géographes ont souligné que le travail de Butler est hautement théorique et comporte une dimension métaphysique dérangement (Rose, 1995a ; 1995b). En-dehors de son étude du travestissement, Butler ne donne pas vraiment d'orientations pratiques quant à ce que ses nouvelles configurations genrées pourraient donner dans nos réalités quotidiennes. Rose a écrit sèchement : « Butler est à peu près la seule théoricienne sociale d'importance qui écrive en ce moment sans rien dire de l'espace... avec sa définition linguistique de la performance, le social n'a aucune pertinence pour son argumentation » (Rose, 1995a, p. 546 ; 1995b, p. 373). [...]

champ pour inclure des femmes comme « Maribel », dont la mère est suédoise et le père bengladais, et Kiirti, dont la mère est philippine, le père irlandais. Les femmes avaient entre 17 et 55 ans à l'époque des entretiens. Tous les noms sont des pseudonymes afin de préserver l'anonymat. J'ai donné avant chaque citation une brève présentation de chaque femme – l'âge, le métier, et la façon dont elle définissait son ascendance ethnique, de façon à éviter de projeter mes propres lectures de leurs identités ethniques. Parler de ces identités a été une décision difficile parce qu'à première vue cela pourrait donner à penser que je ne fais que reproduire des systèmes de catégorisation. Néanmoins, je révèle comment elles s'identifiaient racialement parce que c'était important pour elles dans les récits qu'elles faisaient de leurs performances. Elles voulaient établir clairement qu'elles n'étaient ni partagées ni désorientées quant à leurs identités ethniques, ce qui est l'un des mythes au sujet des personnes métisses. C'était au contraire les autres qui étaient mal à l'aise vis-à-vis de leurs identités racialisées. Elles choisissaient aussi de mettre en jeu des performances radicalement différentes de leur propre affichage de leurs ethnicités. Ainsi, il est crucial dans ce contexte de révéler leurs identités de façon à éclairer cette juxtaposition. Bien que je sois favorable à l'idée de ne pas dévoiler explicitement leurs ascendances raciales, de façon à montrer comment la catégorisation raciale bouge, change selon les contextes, et s'avère toujours plein de tensions, ces femmes ont insisté pour me dire comment elles s'identifiaient racialement parce que la façon dont elles se voyaient avait un impact sur la mise en scène de leurs performances racialisées.

[...] Nelson (1999) suggère qu'une utilisation plus nuancée du modèle de Butler permettrait de montrer comment les sujets « font » leur identité dans le temps et l'espace concrets, ainsi que les rôles des sujets dans ce processus. Il s'inquiète du fait que la performativité présuppose sans autre forme de procès un sujet abstrait, laissant peu de place à la possibilité de théoriser l'agentivité dans le processus par lequel on « fait » identité. L'analyse qui suit saisit l'opportunité de prendre en compte la spatialité des identités performées, et plus spécifiquement, où et quand des performances racialisées se produisent, et se soucie de la compréhension de sujets comme identités critiques et conscientes, sur le terrain.

[...] Les processus de racialisation sont souvent remarquablement absents dans les analyses de la performativité. Le modèle proposé par Butler s'est avéré utile pour théoriser et valider les expériences et performances gays et lesbiennes en particulier, mais Butler ne va pas au-delà pour rendre compte de l'interconnexion des identités genrées avec la race. [...] M'inspirant de Butler, j'entends compliquer la notion de performativité en montrant comment les récits de femmes « métisses » ouvrent une voie par laquelle on peut analyser le lien entre performativité et race. [...] Je pars du principe que les productions racialisées, comme les productions genrées, sont culturellement construites, plutôt que des impératifs biologiques. Certaines des histoires que je rapporte démontrent le caractère très malléable des identités sociales. [...] Dans le matériau empirique que je vais présenter, je trouve une série de « proliférations parodiques » (Butler, 1990, p. 138) qui sont du fait de certaines femmes s'identifiant comme « métisses ». [...] Je mets en évidence les façons dont la race est « performée » et l'objet de mascarades de la part de mes enquêtées, ce qui en fait quelque chose d'éphémère, déplace et renverse, subtilement ou pas si subtilement, les catégories raciales. Le dévoilement des performances particulières de certaines femmes, qui réinventent leurs identités racialisées, fournit un moyen pratique d'ancrer dans le réel la notion de performativité, et aide également à comprendre les catégories raciales comme fictions régulatrices, comme les catégories d'identité genrées.

LA PERFORMANCE ET LA FEMME « DE SANG-MÊLÉ »

Dans cette partie, je présente la relation qui émerge entre la performance et les récits de femmes rencontrées à Toronto, au Canada. La performance raciale est une voie qui s'est offerte à certaines femmes « métisses » à cause des façons changeantes dont elles étaient racialisées. [...]

Leurs identités racialisées ne se conforment pas nécessairement aux catégories de race socialement construites. Beaucoup de femmes « métisses » ont expliqué que leur identité raciale se définissait différemment dans le temps et l'espace à cause de la variabilité des espaces de racialisation [...]. Elles pouvaient être vues comme blanches dans certains espaces, et comme personnes de couleur dans d'autres (Mahtani, 1996), la plupart de ces lectures étant instables et en changement perpétuel. [...] Toutefois, j'insiste bien sur le fait que ce ne sont pas toutes les femmes « métisses » qui bénéficient d'une telle liberté, leur identité raciale pouvant être définie par d'autres indépendamment de leurs intentions et désirs (Trinh, 1992). On ne peut ignorer les contraintes et les conventions de leurs circonstances racialisées. Ces femmes sont positionnées comme sujets particuliers par ceux qui les assignent, et de ce fait, ont une flexibilité limitée quand il s'agit de subvertir les assignations socialement construites à des identités racialisées. [...] La performance raciale repose sur l'idée que les enquêtées réagissent souvent activement – plutôt que d'accepter passivement les façons dont leurs personnes racialisées sont perçues par les autres. Beaucoup de femmes qui ont participé à cette étude m'ont rapporté qu'elles se sentaient hyper-visibles, constamment jugées et évaluées, sous le poids du stress d'avoir à expliquer leur apparence physique, encore et toujours. Ce n'est pas une expérience inhabituelle pour les personnes métisses, et elle est accentuée parmi les enquêtées par le fait que les femmes métissées sont souvent marquées comme sexuellement déviantes ou exotiques et de ce fait objet d'une attention soutenue. [...] Des mythes genrés, sexualisés, et racialisés proviennent du discours populaire autour des personnes métisses qui en fait des personnes « déplacées » (*out of place*). Cresswell a montré efficacement comment cette notion de « déplacé » s'associe à des images d'isolement, de peur, de terreur, de solitude ou de désespoir (1996). Historiquement, les personnes « métisses » ont été stigmatisées par des représentations provenant de théories scientifiques du XIX^e siècle, dans lesquelles les différences raciales étaient lues comme classifications biologiques, et utilisées pour rationaliser la pauvreté. La collusion du racisme scientifique, ou de ce qu'Ifekwunigwe appelle la « race comme science-fiction » (1999), joue un rôle clé dans les généalogies historiques des identités métissées. Les relations interraciales, et l'existence de personnes multiraciales, étaient criminalisées (voir Tyner et Houston, 2000) parce qu'elles contestaient la pureté supposée des catégories raciales. Des catégories de race distinctes étaient fermement établies, et ceux qui ne correspondaient pas à ces limites raciales perturbaient les frontières établies en les transgressant « illégalement ». Les personnes métisses apportaient un démenti aux catégories de race admises et suscitaient une crainte que quelque chose de sacré ou de pur ne soit en danger de perdre son

authenticité raciale – si tant est qu’une telle chose existât. Les métis constituaient donc une menace à la pureté raciale [...].

Parce que certaines femmes métisses troublent les frontières raciales socialement construites, elles ne se conforment pas aux représentations du réel des observateurs et peuvent être vues comme « anormales ». Ceci fait souvent d’elles l’objet de regards fixes et d’observation soutenue – une sorte de voyeurisme racial [...]. Farideh, une étudiante de 17 ans dont la mère est chinoise et le père européen, raconte comment elle se sent observée [...] :

Quand je suis dans une action politique, un séminaire, une manif, ou une réunion, genre, même la Journée internationale des droits des femmes, j’ai le sentiment que ce n’est pas moi qui regarde les autres. J’ai le sentiment que mes yeux ne font que refléter les yeux des autres qui me regardent. Pas comme si c’étaient mes propres yeux regardant les gens.

Farideh décrit la façon dont elle est fixée, qui contribue à l’embarras qui vient du fait d’être un objet pour l’autre. Ce contexte affecte ce qu’elle voit chez les autres et comment elle perçoit la lecture que les autres font de son identité racialisée. Ce qu’elle décrit, c’est son impression d’être altérisée et objectivée, expérience de malaise dont elle souligne qu’elle se produit dans certains lieux : dans son cas, dans des événements politiques, au cours desquels son statut de « femme de couleur » attire l’attention. Certains groupes politiques de personnes « de couleur » ont des critères stricts concernant leurs membres, et donc beaucoup de métis ressentent des sentiments d’exclusion simplement parce qu’elles ne sont pas « assez colorés » (Root, 1997).

Makeda exprime des sentiments analogues, et rapporte son impression qu’on cherche à déchiffrer son positionnement racial dans la société. Makeda est une étudiante de troisième cycle de 26 ans dont la mère est japonaise et le père européen. Bien qu’elle soit certaine de connaître sa propre identité ethnique, elle est consciente de la façon dont les autres perçoivent son origine raciale :

Je crois que les gens perçoivent un truc un peu bizarre, un truc qu’ils ont du mal à situer, ce qui cause cette attitude un peu louche. Ils sont genre « ben, elle a l’air d’être quelque chose, mais quoi ? », tu vois ? Et c’est une sorte de crise dans leurs catégories. Mais la crise, ce n’est pas moi, c’est la leur, en général. Et ils font, mmm. Et c’est pour ça que je pense que les gens sont toujours en train d’essayer de deviner ce qu’est une personne métissée quand ses traits, ou son apparence physique est, genre, louche ? Tu vois ? Ou mal définie ou quoi ? Les gens sont anxieux de me définir. Cela m’arrive tous les jours, ou à chaque fois que je rencontre quelqu’un pour la première fois.

En affirmant que « c'est leur crise, pas la mienne », Makeda réaffirme qu'elle sait qui elle est, alors que les autres échouent dans leur tentative de la classer racialement. Pour certaines femmes métisses, des lieux spécifiques offrent à leur apparence raciale ambiguë des sites où les codes raciaux ne peuvent être aisément lus. Farideh fait allusion à la nature glissante de l'espace dans lequel les autres l'interprètent racialement et, à son tour, comment elle décide d'interpréter la façon dont les autres lisent son identité racialisée :

Ça change tout le temps. Je reçois certaines réactions de la part des gens, et je fais face à différentes situations, genre. Je cogite et je sonde la pièce, et son ambiance avant que j'y entre.

[...] La seule stabilité dans les interprétations que font les gens de l'ethnicité de Farideh, c'est la précarité de la situation : elle ne sait jamais comment les autres vont lire son identité raciale. Elle révèle comment la perception d'elle-même au travers des yeux des autres est « informée par des conceptions de l'espace qui reconnaissent la place, la position, la localisation, et ainsi de suite, comme créées, comme produites » (Bondi, 1993, p. 99).

[...] Dans ce qui suit, je montre comment certaines femmes métisses qui ont participé à mon étude choisissent entre une multiplicité d'identités inventées qui s'accommodent de différentes situations, en fonction de leur lecture de la rencontre, et leur humeur du moment. Je rapporte ces performances au cours desquelles les participantes tentent de transformer les cages contraignantes des catégories racialisées. Je le fais en partie pour démontrer que les femmes métisses sont actives dans la création de lieux qu'elles revendiquent leurs, s'inscrivent en faux contre l'idée qu'elles sont « déplacées », et aussi pour injecter de l'agentivité dans le modèle de performativité de Butler.

CARTOGRAPHIER LA PERFORMANCE RACIALISÉE DANS LE PAYSAGE SOCIAL

[...] Farideh ne se contente pas de « recevoir » oisivement le regard des autres sans s'approprier une attitude pour contrer leurs lectures. Farideh explique comment elle met en branle une performance pour créer des alliances entre autres. Le regard exige une réponse qui lui permette de se reconstituer comme quelqu'un qui contrôle la façon dont elle se voit, et dont les autres la regardent :

Je joue des rôles différents avec des personnes différentes. Je ne serai pas exactement la même, au sein, par exemple, de cercles chinois. Par exemple, j'ai commencé à jouer dans cette équipe de basket avec d'autres Chinoises, ça s'appelle les Dragonnes. C'est une équipe entièrement

chinoise. Et ça a fait une grande histoire, savoir si je pouvais jouer ou pas. Parce qu'elles n'étaient pas sûres que ce soit autorisé par les règles vu que je ne suis qu'à moitié chinoise. Donc c'est cool, je joue, je suis allée au premier entraînement, et je me suis rendu compte que j'essayais délibérément de leur démontrer que j'étais chinoise. Et je me moque de moi-même, beaucoup. C'est le seul moment où je suis dans un groupe où j'ai l'impression que je dois faire mes preuves, quand je suis avec un groupe d'amis chinois qui parlent tous cantonais. Et qui sont tous très fiers d'être chinois. Tout ça, ouais, c'est quand même fun mais je prends un peu le rôle de la blagueuse. J'ai remarqué ça. J'essaie de faire mes preuves en montrant que je sais bien écrire les caractères chinois, et en parlant de plats chinois que les autres peuvent ne pas connaître.

Farideh rapporte une expérience dans laquelle elle ressent le besoin de prouver son ethnicité. Les tests de légitimité ethnique sont des luttes de pouvoir, et servent souvent à accentuer la fragmentation autour de l'ethnicité et les questions d'authenticité (Root, 1996). Dans cette situation, Farideh produit une performance pour prouver son ethnicité aux autres membres de son équipe de basket en exagérant certains gestes. Elle maîtrise une série d'« actes stylisés répétitifs » (Butler, 1990, p. 140) liés à l'identité chinoise, dont elle espère que ses paires chinoises les reconnaîtront, tout en espérant troubler leurs lectures de sa blanchité perçue. Étant donné la nature précaire de la situation, dans laquelle sa simple présence dans l'équipe a été débattue, elle ressent le besoin de prouver son identification ethnique aux autres.

[...] Katya est une cinéaste de 30 ans dont le père s'identifie comme antillais et dont la mère s'identifie comme irlandaise. Katya m'explique comment elle travaille délibérément à déloger certains stéréotypes liés à son phénotype comment elle se distancie de stéréotypes associés avec les catégories racialisées de blanchité et de « noirceur » :

Katya : « Je passe du temps à contester ce que les gens pensent que je suis. Et à apporter plus d'information sur la situation que ce qu'ils escomptaient, ou, dans certains cas, de ce qu'ils désirent. »

Question : « Tu peux me donner des exemples ? »

Katya : « Eh bien, dans ma jeunesse. À l'école, à l'université. J'étais très consciente du fait que les gens me regardaient, et se disaient : "OK, une femme noire, elle doit aimer le reggae et le funk. Et elle danse super bien. Elle a le sens du rythme, naturellement !" Je pense que ça m'a poussée, ou incitée, à apprécier une musique qui n'était pas particulièrement une musique noire. Et je ne me suis pas plongée dans la musique noire. Je veux dire, je la connaissais. Mais là où j'ai fait des efforts, c'est mon goût pour le punk et la new wave, et ce genre de truc. Je veux dire, c'est ce que

mes amis écoutaient. Et bien sûr, certains écoutaient du reggae, et des trucs comme ça. Mais j'étais loin d'en connaître autant qu'eux. Même certains de mes amis blancs. »

Moi : « C'était une décision consciente de ta part ? »

Katya : « Je dirais que c'était assez près de conscient. Je sais que je faisais certains trucs, je veux dire, mettons que je t'aie juste rencontrée, et que j'aie l'impression que tu imaginais que je savais tout sur le funk et le reggae, je me serais débrouillée pour te faire savoir que j'avais tous les albums de Japan, ou que j'étais fan d'AC/DC, ce que je ne suis pas en fait, mais disons juste une fan de Led Zeppelin. Donc, ouais. Je ferais savoir ça, ou si les gens, je suppose que c'était un désir d'être unique d'une certaine façon. Je leur ferais savoir que ma mère est blanche. "Tu crois que je suis juste une personne noire quelconque ? Eh bien c'est un peu plus que ça. Ce n'est pas ce que tu penses. Tu PENSES ça. Mais ce n'est pas ce que tu penses." Donc c'était un peu ma façon, une façon un peu bizarre, détournée, et folle de dire aux gens, "N'ayez pas de présupposés. N'ayez pas l'ignorance d'avoir des présupposés". »

La décision que prend Katya d'informer les autres de ses préférences musicales reflète son désir d'intervenir localement sur des discours racistes, pour subvertir la reproduction automatique d'imaginaires raciaux dominants. Katya met en évidence les limites à la façon dont la race peut définir l'identité d'une personne. Une première lecture de son récit peut faire penser que Katya s'identifie à d'autres formes de musique de façon à être vue comme unique, une aspiration classique d'adolescente à ne pas se conformer aux attentes, ou une forme de racisme internalisé qui fait qu'elle se positionne délibérément en-dehors des notions réifiées de ce qu'est être noir·e. Je pense que la décision que prend Katya de se définir en-dehors de stéréotypes socialement construits illustre en fait un stratagème délibéré pour ne pas être réduite à des conceptions essentialistes de la race. Katya emploie une stratégie de paradoxe, de jeu sérieux, pour discréditer les constructions associées aux catégories raciales. Katya perturbe les impressions que les autres peuvent avoir d'elle sur la base de son phénotype, mais aussi les stéréotypes qui environnent « la femme métisse » comme passive et « déplacée ». Il est possible que Katya adopte le rôle de la *new mestiza*⁴ et démontre qu'elle se conçoit comme plurielle. Katya explique qu'elle était

4. La façon dont Anzaldúa théorise la « *new mestiza* » (nouvelle métisse, dans une expression caractéristique qui mêle anglais et espagnol, N.D.T.) fournit un cadre pour déconstruire les identités binaires ou bien/ou bien et reconstruire un moi vraiment multiple. La *new mestiza* est une personne qui « s'accommode en développant une tolérance des contradictions, une tolérance de l'ambiguïté apprend à jongler avec les cultures [...] et opère sur un mode pluraliste » (1987, p. 54).

frustrée que les autres se montrent incapables de voir plus loin que les apparences externes d'une identité collective racialisée et de discerner la réalité interne de sa propre individualité. En refusant de jouer le jeu des présupposés et des catégories, elle décide de contredire le stéréotype.

[...] Le récit suivant implique deux métisses – Katya, déjà présentée, et Julia, une cinéaste de 29 ans, qui identifie sa mère comme venant de Hong Kong et son père comme allemand. Katya et Julia étaient amies proches lors de leurs études. Elles m'ont toutes deux raconté comment elles avaient élaboré un scénario particulier pour gérer les questions embêtantes sur leurs appartenances ethniques. Katya raconte comment Julia et elle travaillaient en tandem pour mettre en scène leur performance racialisée :

Julia et moi échangeons [nos identités ethniques] tout le temps. Moi je me disais mi-chinoise, mi allemande-canadienne. Et elle disait qu'elle était mi-antillaise et mi-irlandais. Et les gens, tu vois, feraient « OH ! heu, heu, ça ne peut pas être ça ». Tu vois ? (rires) Et on en restait là. Des fois on rectifiait, des fois non.

Quand j'ai demandé à Julia pourquoi elle se prêtait au jeu, elle a répondu en riant :

Je crois que c'est mon rôle. Renverser un peu les choses, changer les attentes des gens, les surprendre.

Katya et Julia unissaient leurs forces de façon à subvertir les décisions socialement construites faites à partir de leurs phénotypes dans des situations particulières. Leur choix d'échanger leurs ethnicités reposait sur leur souhait de forcer les autres à repenser les limites des catégories raciales. En jouant des performances racialisées, Katya et Julia démontrent leur agenticité, en s'inscrivant en faux contre des lectures racialisées de leurs identités.

Le récit suivant vient de Darius, une actrice de 32 ans, qui identifie sa mère comme japonaise-canadienne de la troisième génération, et son père comme mélange de français-canadien, Ojibway Première Nation, et irlandais. Elle raconte comment elle a prétendu être chinoise pour déstabiliser un raciste, un jour où elle faisait du vélo dans la rue pour aller faire ses courses :

Récemment, je descendais la rue en vélo, et quelqu'un [en voiture] m'a fait une queue de poisson et a failli me renverser, et j'ai hurlé « Connard ! » Et ce type en camionnette me rattrape et me dit « Ces foutus conducteurs chinois, hein ? » (rires). Et donc j'ai dit « Je suis chinoise, vous savez » (rires). J'ai prétendu que j'étais chinoise, parce que je voulais voir sa réaction. Et il était genre (balbutie) « Ho, heu, ben, ce n'est pas ce que je voulais dire ! »

Darius aurait pu facilement faire un signe de tête pour approuver ce que disait le conducteur, ou juste ignorer son injure raciste en s'éloignant à vélo sans répondre. Mais sur le vif, elle décide délibérément de ne pas se conformer aux règles de ce que Morales a appelé le « jeu raciste », auquel le conducteur de la camionnette jouait. Morales explique le « jeu raciste » comme suit : « Tu dis un truc méchant sur les noirs ; je réponds par quelque chose de méchant sur les noirs ; nous nous congratulons mutuellement et reparons, confortés et satisfaits » (1996, p. 41). La stratégie centrale de l'autorité, c'est de forcer les gens à jouer ce jeu – pour s'assurer que le jeu se joue bien selon ses règles. Darius refuse de jouer le jeu selon les règles du conducteur : au lieu de ça, elle joue à son propre jeu et établit ses propres règles. Son affirmation à chaud, qui prétend qu'elle est d'une autre ethnicité, produit un exemple de ce qu'on pourrait appeler une « distorsion de la race » (*race-bender*) (1996, p. 48), coupant l'herbe sous le pied du conducteur qui aurait pu se lancer dans une diatribe raciste. Darius s'immisce dans ce que le conducteur présuppose de leur sentiment commun d'indignation. Elle se retire délibérément du rôle où on l'attend, et utilise l'incident pour troubler le prisme socialement construit de l'ethnicité chinoise, et cause l'inconfort du conducteur, comme l'indique ce qu'elle dit de sa réaction. [...]

Les choix performatifs dont disposent ceux qui brouillent les catégories racialisées sont limités par les régimes de régulation de la race, qui restreignent le champ des possibles. Cela n'empêche pas Darius de mobiliser les espaces à l'intérieur de cette grille raciale oppressive pour mettre en œuvre une performance ethnique qui produit une vision alternative de représentations oppressives.

Claudia, une consultante en management de 29 ans qui identifie son père comme japonais-canadien de la seconde génération, et sa mère comme britannique, écossaise et irlandaise, a expliqué qu'elle avait un faible degré de tolérance à l'égard de la curiosité des autres quand elle sent que ce sont des préjugés qui guident leurs questionnements. Claudia prétend souvent être de partout quand les gens l'interrogent sur son ethnicité. Quand elle leur dit la vérité, qu'ils la fixent et disent incrédules « Non, mais tu peux pas... ! », elle sème la confusion en leur balançant une diversité d'identités :

[Qu'on me demande toujours d'où je viens] pouvait vraiment m'énerver, et des fois, quand les gens n'étaient pas satisfaits d'entendre que j'étais d'ascendance écossaise-irlandaise-anglaise et japonaise, je commençais une liste infinie de milliers d'endroits, juste parce qu'ils m'agaçaient. Ou des fois j'inventais des choses parce que les gens ne voulaient pas me croire. Parfois j'inventais des histoires à dormir debout, je leur disais que j'étais Inuit ou autochtone canadienne, ou tu sais, ce genre de chose.

Claudia joue d'un large ensemble d'ethnicités, une décision qui prend une importance variable selon les moments et les lieux. Ce déploiement d'un « théâtre de l'absurde » renvoie à un refus de se conformer à l'arbitraire des classifications raciales. Une partie du plaisir qu'il y a à performer des identités racialisées tient à l'acte du bluff, qui se déploie « face aux configurations culturelles » (Butler, 1990, p. 138) dont on suppose régulièrement qu'elles sont « naturelles ». Claudia performe délibérément un « discours non-naturel » (*un-natural discourse*, Kobayashi et Peake, 1994) et promène les inquisiteurs dans un labyrinthe d'options ethniques (Waters, 1990). Claudia comme Darius tentent de détourner les règles de catégorisation raciale rigide, et les stéréotypes ethniques qui les accompagnent, en empruntant un foisonnement d'identités. Clairement, certaines métisses choisissent de jouer avec l'inconfort de leur public – un inconfort qui provient du fait que le processus de racialisation ne peut être mené à bien avec succès. Elles décentrent et troublent les perceptions que les autres ont de leurs identités racialisées.

Ces récits donnent un aperçu des contraintes, de la résistance, et de l'émergence de significations racialisées qui en découle, par le biais de rencontres fugaces quotidiennes dans la rue. Même quelque chose d'aussi simple que les goûts musicaux, un déplacement en vélo par une belle journée, ou être présenté à quelqu'un à une fête, se charge de connotations racialisées pour les femmes métisses. Ces connotations et structures se déplacent et se reconfigurent constamment. Les efforts que mes enquêtées déploient pour projeter leurs appartenances ethniques pour des publics différents dépend des formes variables d'idéologies et de discours racistes dans différents espaces. [...]

CONCLUSION : TROUBLER LES CATÉGORIES RACIALISÉES

[...] D'un côté, la race est une complète fiction, une histoire, et un construit social [...]. De l'autre côté, les limites très réelles à la performance raciale sont dévoilées par le terme de régulation, qui souligne bien que les performances se tiennent dans des espaces contraints, avec des garde-frontières vigilants toujours en alerte. Ces rôles dépendent de la façon dont les individus sont construits comme sujets dans le cadre oppressif des significations racialisées. J'ai également montré comment certaines femmes retravaillent leurs identités et perturbent les valeurs sociales associées à ce qu'on voit comme race. Ces performances peuvent brouiller les lignes racialisées – mes enquêtées créent volontairement « des séismes émotionnels et psychiques qui ont des conséquences émotionnelles » (Root, 1996,

p. 9). Certaines enquêtées comme Katya et Farideh contestent la notion de catégories naturalisées et d'identités singulières stables.

Bien que des connotations particulières associées aux représentations raciales puissent être contestées et déplacées par certaines de ces performances, certains des exemples cités ici peuvent aussi réitérer des idéaux racistes en les ré-idéalisant et en consolidant leur statut hégémonique – ce qui est loin d'être ce que des militants anti-racistes verraient comme acte progressif. Il serait naïf de supposer que toutes les performances peuvent en fait contester les modes binaires et oppositionnels d'identification raciale. En fait, certaines actions en apparence subversives faites par mes enquêtées sont constituées à partir de, et maintiennent activement, des frontières racialisées. Les intentions et significations de ces stratégies performatives sont tout sauf simples, en premier lieu parce que les conséquences de la négociation des diverses positions racialisées ne sont pas lisibles simplement ou de manière transparente. Mes enquêtées ont reconnu qu'elles ne sont pas en mesure de modifier le racisme systémique par de simples performances racialisées. Ce qui est en jeu, c'est l'espoir que leurs interventions, à une échelle modeste, puissent produire des conséquences qui elles puissent avoir du poids. L'énonciation d'un « discours non-naturel » (Kobayashi et Peake, 1994) peut produire des dissonances imprévisibles, mais on ne peut être certain du résultat. Ainsi, les effets de ces performances sont difficiles à mesurer. Ces récits sont l'occasion de contester toute conception d'un modèle pur ou fixe de résistance ou d'opposition, si tant est qu'une telle chose puisse exister. [...] Les voix de ces femmes nous ouvrent des possibilités d'analyses qui confèrent un pouvoir critique au sujet, et contribuent à une déconstruction d'identités métisses complexes et mouvantes. [] Ces performances raciales donnent l'opportunité de voir comment de nombreuses métisses recombinent des éléments conventionnellement racialisés de façons novatrices et souvent inattendues qui détruisent les binarismes raciaux. Beaucoup de ces stratégies changent la donne, dévoilent de nouvelles possibilités de configuration identitaire. [...] J'étais initialement réticente à développer un modèle de performativité racialisée à partir de mes enquêtes de peur de perpétuer le mythe de la métisse comme rusée ou sournoise. [...] Mais à la réflexion, j'ai reconnu l'importance cruciale de rendre compte des différents aspects du jeu culturel auquel jouent ces femmes, et qui fait que leur conception d'elles-mêmes n'est pas une essence stable mais plutôt une forme de positionnement. [] Leurs nombreuses performances constituent différents aspects de leur identité. J'étais curieuse de savoir pourquoi certaines de ces femmes choisissaient de raconter ces exemples-là de performance racialisée à moi,

comme chercheuse. Il est arrivé que ces histoires me soient racontées après la partie formelle de l'entretien, à un moment où certaines me disaient avoir encore « quelques petites choses » à me dire. Bien que les métisses aient souvent été lues comme groupe marginal, stigmatisé, psychologiquement fragile et opprimé (Root, 1996), j'ai découvert dans les entretiens comment elles contestaient ces lectures figées, souvent avec colère et indignation. Elles trouvaient ces stéréotypes dégradants et, dans leurs histoires, elles refusaient les rôles sociaux répétés à l'environnement sur l'expérience de la multiracialité, défiant l'interprétation racialisée de leurs personnes fondée sur les stéréotypes culturels envahissants de « la femme métisse ». Cela dit, comme Pratt l'a suggéré, il est possible que l'entretien lui-même soit vu comme un lieu de performance (2000). Il est possible que mes enquêtées aient projeté une représentation positive de l'expérience de l'identité métisse pour contester les représentations dominantes d'elles-mêmes comme faibles ou en position de relative impuissance. Leurs réponses ont pu être compliquées en outre par mon propre statut de femme me définissant comme métisse ; mes enquêtées ont pu s'attendre à ce que je veuille entendre une perspective positive sur l'expérience de l'identité métisse [...].

Pour finir, je voudrais interroger la façon dont ces récits de performances de femmes métisses compliquent les analyses de la performance. L'analyse de ces histoires éclaire les questions d'espace et de performativité en spatialisant et en rendant concrètes des identités racialisées performées. Cette recherche conteste donc les analyses extrêmement théoriques de la performance et de l'identité en rappelant la complexité extraordinaire du quotidien. Je ne vois pas mes enquêtées comme spectatrices passives qui sont simplement racialisées. Ces femmes métisses peuvent être vues comme des actrices incarnées qui se saisissent de leurs vies de façons imaginatives et innovantes, employant des positions particulières dans les grilles racistes et sexistes qui les enserment. Les métisses qui ont participé à mon étude redessinent activement les limites du champ de bataille. Elles parviennent à tromper les garde-frontières et redéfinir le terrain sur lequel se produit la contestation raciale.

Minelle MAHTANI

Théories et recherches sur l'intersectionnalité, un défi pour la géographie féministe¹

[...] À mes débuts dans le champ de la géographie féministe, j'ai commencé par me concentrer sur la catégorie « femmes ». Mon travail sur la sécurité des femmes signalait pour la forme les différences au sein de cette catégorie en termes de classe et d'âge, mais il ne tenait aucun compte de la façon dont « femme » entre en intersection avec d'autres identités. Par la suite, ma recherche s'est réorientée du genre vers la sexualité, et plus spécifiquement les expériences des lesbiennes et des hommes gays, puis vers un intérêt pour « l'âge » au travers de recherches avec des enfants et des jeunes. Plus récemment, je me suis intéressée aux débats autour de la catégorie « handicap », par le biais d'une recherche avec des personnes S/sourdes. En changeant ainsi de thèmes de recherche, je me suis peut-être éloignée de la géographie féministe et du féminisme. Mais un travail récent sur les préjugés (Valentine et MacDonald, 2004) m'a conduite à m'inspirer de débats du féminisme venus de l'extérieur des limites poreuses de la géographie, sur les discriminations multiples et plus spécifiquement, sur le concept d'intersectionnalité qui est utilisé pour théoriser la relation entre différentes catégories sociales : genre, race, sexualité, etc. [...]

Dans une première partie, l'article retrace l'émergence des débats autour des interconnexions entre le genre et d'autres identités. Il s'intéresse ensuite à des tentatives de cartographie des géométries des oppressions. La partie suivante montre comment on peut passer de la théorisation de l'intersectionnalité à son application pratique dans la recherche. Enfin, une dernière partie présente un cas d'étude qui illustre l'intersectionnalité comme expérience vécue, et à partir de là analyse ce que peut être la contribution de la géographie féministe à la théorisation de l'intersectionnalité [...].

1. Gill VALENTINE, 2007, « Theorising and researching intersectionality: a challenge for feminist geography », in *Professional Geographer*, vol. 59, n° 1, p. 10-21.

CONNEXIONS ENTRE CATÉGORIES

Le féminisme a fait son entrée dans le monde universitaire en conjonction avec d'autres mouvements sociaux contestant les inégalités de pouvoir résultant du racisme, du patriarcat et de l'exploitation de classe. Les premiers travaux féministes ont contesté la façon dont la géographie ignorait les femmes comme objets de recherche et n'ouvrait pas assez ses rangs aux femmes [...]. Bien que ces travaux féministes aient initialement mis l'accent sur le patriarcat, les débats conduits à travers les sciences sociales ont conduit à la prise en compte des relations entre différents systèmes d'oppression comme le patriarcat et le capitalisme. Les tensions étaient évidentes entre le féminisme radical, qui voyait le patriarcat comme système d'oppression essentiel, et le féminisme socialiste, qui tâchait de comprendre la position des femmes comme à la fois sujettes à la domination masculine et participantes, avec les hommes, à la lutte des classes (WGSG, 1984). [...]

Malgré les efforts pour penser ces interconnexions, les chercheurs travaillant sur le genre, la classe et la race ont continué à débattre de la primauté de chacun comme catégorie analytique expliquant l'inégalité. En géographie, ce conflit a fait surface autour d'un article de David Harvey (1993) qui arguait de la persistance et de l'importance de l'exploitation économique capitaliste [...] et qu'en géographie s'était produite une réorientation, depuis des enjeux politiques universalistes liés à la classe, vers des enjeux politiques relativistes liés à la différence, avec pour conséquence la fragmentation de combats politiques « progressistes » par la spécificité des oppressions sexistes ou racistes.

Bien que cette critique de l'affaiblissement politique de la classe ouvrière aux États-Unis ait un intérêt, d'autres auteurs se sont empressés de souligner le danger qu'il y aurait à jeter le bébé avec l'eau du bain et à se replier sur une analyse en termes de classe. En particulier, Young (1998) a montré que cette émergence de soi-disant nouveaux mouvements sociaux se concentrant sur les questions de genre, de race et ainsi de suite était au moins pour partie motivée par l'incapacité des mouvements universalistes basés sur la classe à se montrer vraiment inclusifs. Elle rappelle que « suggérer que le féminisme est plus particulariste qu'un mouvement basé sur les intérêts de la classe ouvrière est pour le moins curieux. Les femmes sont partout, et forment une catégorie au moins aussi universelle que les travailleurs » (Young, 1998, p. 38).

Le développement de théories féministes post-modernes a contribué à brouiller encore les débats sur les connexions entre différentes formes d'oppression. En particulier, les *Black feminists* ont dénoncé la façon dont

la théorie féministe mettait en avant les expériences de femmes blanches de la classe moyenne, parce que c'étaient des femmes blanches de la classe moyenne qui produisaient les théories : bell hooks (1984) par exemple, a bien montré que le féminisme, aux États-Unis, ne provenait pas des femmes les plus opprimées. Étant donné les ressources, le capital culturel et le temps nécessaires pour progresser dans le système éducatif, peu de personnes appartenant aux minorités ethniques parviennent à l'université, et encore moins nombreuses sont celles qui deviennent universitaires. [...] Les féministes noires ont reconnu que leurs sœurs blanches n'ont pas délibérément ignoré leur propre blancheur, mais, comme des géographes (par exemple Bonnett, 2000) travaillant sur la race et le racisme l'ont montré, la blancheur est ancrée si fortement comme « la norme » que les blancs ne parviennent pas à reconnaître qu'ils ont aussi une race ou ethnicité.

Les féministes noires ont donc contesté l'utilisation de femmes et genre comme catégories unitaires et homogènes reflétant une essence commune à toutes les femmes. Spelman (1988, p. 124), par exemple, a écrit que

Le problème de la différence pour la théorie féministe n'a jamais été un problème général consistant à déterminer l'importance de ce que nous avons en commun par rapport à l'importance de nos différences. Penser les choses de cette façon occulte deux faits majeurs : d'abord, la description de ce que nous avons en commun « comme femmes » a presque toujours été une description des femmes blanches de la classe moyenne. Deuxièmement, la « différence » de ce groupe – le fait qu'elles soient blanches et de classe moyenne – n'a jamais eu à être « incorporée » dans la théorie féministe. Incorporer la « différence », c'est faire venir des femmes qui ne sont pas blanches et de la classe moyenne.

[...] De tels débats ont mis en évidence les problèmes liés à la mise en avant d'un système d'oppression – le patriarcat, le racisme ou le capitalisme, par exemple – aux dépens des autres. L'idée de ce qu'Andersen et Hill Collins (1992, p. XII) qualifient de « catégories entrelacées de l'expérience » découle de la reconnaissance du fait qu'il n'est pas possible de séparer les catégories de genre, race, classe et orientation sexuelle, ni d'expliquer les inégalités à partir d'un cadre unique.

[...] Ce sont des théoriciens critiques de la race qui, rejetant l'idée de la race, le genre, l'ethnicité, la classe, etc., comme catégories séparées et essentialistes, ont utilisé le terme intersectionnalité pour décrire les interconnexions et l'interdépendance de la race avec d'autres catégories (Crenshaw *et al.*, 1995). Plus précisément, c'est Crenshaw, une universitaire juriste, qui se voit attribuer la paternité du concept, à travers la comparaison qu'elle a établie entre le statut légal des femmes noires, des hommes noirs et des

femmes blanches, ce qui l'a conduite à théoriser l'intersection de la race, du genre et de la classe pour les femmes noires. Elle adopte une analogie avec les croisements routiers où des incidents violents se produisent fréquemment sans jamais être répertoriés (Crenshaw, 1993).

[...] Fernandes (2003, p. 309) explique que « l'analyse intersectionnelle nomme et décrit ces actes cachés de discrimination multiple, et comment ils masquent des relations de pouvoir qui font mal, et elle révèle aussi la façon dont ils construisent, tout en les évitant, paradoxalement, les identités du moi ». En d'autres termes, l'intersectionnalité rend compte de la reconnaissance que la différence se situe « non dans les espaces entre les identités, mais dans les espaces à l'intérieur des identités » (Fuss, 1989). Malgré l'intérêt et les efforts récents pour théoriser l'intersectionnalité dans les sciences sociales, les géographes féministes n'ont pas vraiment participé au débat. Ce qui ne signifie pas que les géographes féministes ne sont pas conscientes des limites du genre comme catégorie unique, ou que nous n'avons pas su penser les relations entre différentes catégories comme le genre et la race. Il y a de nombreux exemples de géographes féministes écrivant sur ces relations (par exemple Kobayashi, 1994 ; Pratt, 1999, 2002). Parmi les travaux précurseurs sur ce plan, on peut noter le travail de Linda Peake (1993) qui a mis en cause les constructions culturelles hétérosexuelles et blanches qui déterminent l'approche géographique du patriarcat, ou celui de Sue Ruddick (1996) qui analyse les entrelacements du genre, de la race et de la classe par le prisme spécifique d'un meurtre qui s'est produit dans un restaurant de Toronto [...].

GÉOMÉTRIES DE L'OPPRESSION

Les premiers efforts pour penser les façons dont différentes catégories se recoupent ont conduit à calculer les oppressions en utilisant diverses métaphores, de la géométrie aux mathématiques, addition, multiplication, localisation, position, etc.

L'analogie avec l'addition ou la multiplication part du principe qu'une forme d'oppression ne ferait que s'ajouter à une autre. Ainsi quelqu'un qui se trouverait à l'intersection de trois systèmes d'oppression – une femme noire handicapée, par exemple – serait plus opprimée qu'une autre qui ne se trouverait à l'intersection que de deux. [...]

Cette façon de penser a été mise en cause car dangereusement essentialisante, dans la mesure où elle interprète les identités comme un ensemble de différences séparées et figées qui s'ajoutent cumulativement l'une à l'autre.

Elle présuppose aussi implicitement une identité de base – vraisemblablement blanche, hétérosexuelle, valide et masculine – auxquelles les autres identités s'ajouteraient. Or, on ne peut comprendre ce que cela signifie d'être une femme noire en additionnant l'expérience d'être noire à celle d'être une femme, en combinant les travaux sur les femmes blanches et les hommes noirs, parce que l'expérience de la race modifie le sens du genre. Anthias et Yuval-Davis (1982, p. 62-63) expliquent que « la race, le genre et la classe ne peuvent juste s'ajouter l'un à l'autre mécaniquement car, étant des relations sociales concrètes, ils sont entremêlés les uns dans les autres et les intersections particulières que cela suppose produisent des effets spécifiques ». [...]

De plus, bien que nous puissions penser la classe, la race et le genre comme structures sociales différentes, les individus en font l'expérience simultanément. Judith Butler (1990, p. 3) rappelle que :

Si l'on « est » une femme, on n'est sûrement pas que cela ; le terme ne peut être exhaustif, non pas parce qu'une « personne » antérieure au genre transcende l'attirail spécifique de son genre, mais parce que le genre n'est pas toujours constitué de manière consistante et cohérente d'un contexte historique à l'autre, et parce que le genre a des intersections avec des modalités raciales, de classe, ethniques, sexuelles et régionales d'entités discursivement construites. En conséquence, il devient impossible de démêler « le genre » des intersections politiques et culturelles dans lesquelles il est inévitablement produit et entretenu.

Malgré cette impossibilité de séparer les intersections de différentes catégories, des chercheurs ont cherché à le faire en utilisant des diagrammes de Venn pour modéliser les identités qui se chevauchent – ceux qui ne figuraient dans aucun cercle étant sans doute des hommes blancs valides de la classe moyenne. Faisant peu de cas de ces efforts, West et Fenstermaker (1995, p. 9) écrivent que « nous avons besoin de nouveaux modèles pour repenser les intersections de systèmes d'oppression, et comment les structures de pouvoir s'organisent autour de relations de race, de classe et de genre de façon à cadrer les positions sociales des individus... [et] produire des places sociales pour chacun d'entre nous ». Selon eux, pour repenser l'intersectionnalité, il faut se concentrer sur la façon dont les individus accomplissent leurs identités. La race, la classe ou le genre ne sont pas conceptualisés comme catégories données naturellement ou construites socialement ou culturellement, mais plutôt comme des propriétés émergentes qui ne peuvent être réduites à des essences biologiques ou des attentes en termes de rôles. En d'autres mots, il est question de la façon dont les identités se produisent dans les interactions, et pas de comprendre de manière stable ou donnée la différence sociale.

En définissant les identités comme « accomplissements situés », West et Fenstermaker font écho à d'autres théories qui insistent sur le devenir plutôt que l'être, en particulier les idées de Judith Butler (1990) sur le genre comme performatif, ou la théorie de l'acteur-réseau² qui pose que les choses n'ont pas de propriétés stables et fixées, mais que celles-ci apparaissent dans la pratique (Law, 1994). Ainsi, au lieu de partir d'une localisation sur un axe de différenciation où genre, race et classe se croisent pour produire ou classer un sujet de façon structurellement stable, West et Fenstermaker pensent le croisement des identités dans les termes d'un faire, d'une rencontre plus fluide, de contingences et de discontinuités, de chocs et de neutralisations, dans lesquels les positions, les identités et les différences sont faites et défaites, revendiquées et rejetées. De cette façon, les démarcations entre identités sont brouillées plutôt que renforcées. [...]

Cette façon de théoriser surmonte également certaines des limites des façons antérieures de penser l'intersectionnalité. D'abord, en reconnaissant la nature fluide, instable des intersections entre catégories, cette approche ne présuppose pas que les intersections entre catégories identitaires multiples soit toujours une expérience ou un « faire » dénué de complications. Deuxièmement, en concevant l'intersectionnalité comme accomplissement situé, on reconnaît que les individus sont activement impliqués dans la production de leurs propres vies, ce qui permet de surmonter le déterminisme de modes de pensée qui classifiait les individus en catégories figées comme opprimé ou oppresseur. Mais malgré la référence à ces identités comme accomplissements « situés », les sciences sociales en général ont accordé peu d'attention à l'importance de l'espace dans les processus de subjectivisation. Cela tient peut-être au fait que, malgré ces avancées dans la théorisation de l'intersectionnalité, les féministes dans les sciences sociales n'ont pas encore consacré beaucoup de leur attention aux façons de faire de la recherche empirique sur le fonctionnement des catégories dans les vies quotidiennes des sujets (Staunes, 2003). [...]

FAIRE DE LA RECHERCHE SUR L'INTERSECTIONNALITÉ

Le manque de travaux empiriques portant sur l'intersectionnalité en pratique reflète peut-être un « tournant théorique » plus général dans le féminisme, alors qu'à ses débuts dans le monde universitaire dans les années 1970 et 1980, celui-ci avait, comme d'autres projets intellectuels et mouvements

2. N.D.T. : on trouvera plus de détails sur la théorie de l'acteur-réseau ou ANT en anglais (*Actor-Network Theory*) dans le chapitre sur la NRT et celui sur le tournant matériel.

sociaux de l'époque, une forte dimension empirique liée à un engagement politique pour comprendre et changer les vies des femmes. Plus récemment, l'incorporation de la théorie poststructuraliste dans la pensée féministe lui a fait perdre cet ancrage dans le matériel et le quotidien – critique qui a aussi été adressée à la géographie par Philo (2000), Smith (2000) et Thrift (2000), en relation avec l'influence poststructuraliste.

Les études de géographie féministe qui se sont intéressées aux questions intersectionnelles ont tendu à se limiter à la relation entre des identités particulières, comme classe et genre, plutôt que de prendre en compte l'ensemble des implications de la théorisation de l'intersectionnalité telle que présentée ci-dessus. Pour des raisons de clarté, autant qu'à cause des limites de temps et de ressources financières, il est souvent plus simple de resserrer le travail empirique. La complexité de l'intersectionnalité est telle qu'il est difficile d'en inclure une analyse complète dans un seul article. Le résultat, c'est que les travaux sur l'intersectionnalité se rabattent souvent sur les expériences de groupes défavorisés, plutôt que sur les façons dont des identités privilégiées ou puissantes sont « faites » et « défaites ». Quand nous expliquons le thème de nos recherches aux participants, et par le biais de nos propres identités, nous influençons ou limitons sans nous en rendre compte les récits qui nous sont rapportés, en contribuant à faire accentuer certaines identités ou réalités plutôt que d'autres. Enfin, hors du monde universitaire, les ONG qui œuvrent dans un champ particulier de l'égalité comme la race, le genre, le handicap, ou l'orientation sexuelle, sont souvent mises en concurrence les unes avec les autres pour l'obtention de ressources. Pour s'assurer plus de subventions ou une position politique plus puissante, chaque groupe subit une pression pour concentrer la recherche sur sa catégorie dominante, et démontrer que cette catégorie est plus opprimée que les autres (Valentine, 2006).

McCall (2005) pense que les études de cas représentent la voie la plus efficace pour rendre compte des façons dont les catégories s'entrecroisent dans les vies quotidiennes des sujets. Elle propose de partir d'un individu, d'un groupe, d'un événement ou d'un contexte, et de démêler à partir de là comment les catégories sont ressenties et vécues. Cette approche suppose, par exemple, de rendre compte des façons multiples, changeantes et parfois simultanées dont le moi et l'Autre sont représentés, la façon dont les individus s'identifient et se désidentifient avec d'autres groupes, comment une catégorie est utilisée pour en différencier une autre dans des contextes spécifiques, et comment certaines identités sont saillantes ou mises en avant à des moments particuliers. Une telle analyse suppose de poser des questions sur les identités qui sont en train d'être « faites », quand, et par qui, d'évaluer

comment des identités particulières sont pondérées ou rendues importantes par les individus à des moments particuliers et dans des contextes spécifiques, et d'analyser comment des catégories comme le genre peuvent déstabiliser, défaire ou effacer d'autres catégories comme l'orientation sexuelle.

L'INTERSECTIONNALITÉ COMME EXPÉRIENCE VÉCUE

Ce qui suit est une tentative d'analyse des façons dont le genre, l'orientation sexuelle, la classe, la maternité, le handicap et l'identité culturelle et linguistique « Sourd » deviennent saillants ou disparaissent, sont revendiqués ou refusés, et sont rendus pertinents ou dépourvus de pertinence dans le récit de Jeanette (un pseudonyme), une femme blanche d'âge moyen. Au travers de processus d'identification et de désidentification, et d'investissement émotionnel fluctuant de ces positions subjectives différentes, le sentiment qu'a Jeanette d'elle-même émerge et se déploie constamment dans des contextes spatiaux différents et à des moments différents de sa biographie. Le récit de Jeanette tente de saisir la complexité et le dynamisme de l'intersectionnalité telle qu'elle l'a vécue. [...]

Le récit de vie de Jeannette a été recueilli dans le cadre d'une recherche sur les lesbiennes et gays, et sur les expériences de marginalisation de S/sourds au Royaume-Uni, étude qui a été financée par l'ESRC (voir aussi Skelton et Valentine, 2003 ; Valentine et Skelton, 2003³). Le mot S/sourd est orthographié de cette façon pour souligner le fait qu'il y a deux constructions dominantes de la S/surdité : la surdité comme question médicale, et les Sourds comme minorité linguistique. Le terme « sourd » est communément utilisé comme description médicale de la surdité mesurée à l'aune de la « norme » des entendants. Il renvoie d'habitude à ceux qui n'ont pas une identité sourde marquée et qui utilisent généralement des styles de communication oraux (lecture sur les lèvres, parole) plutôt que le langage des signes. Il s'oppose à « Sourd » qui est lié à la construction d'une identité linguistique et d'une culture, et qui est utilisé communément par ceux dont la première langue, ou langue préférée, est la langue des signes, et dont l'identité et le comportement sont en adéquation avec les normes, traditions et pratiques de la culture Sourde. Ainsi, des personnes qui entendent mais qui sont conscientes de cette culture et parlent couramment la langue des signes peuvent être considérés comme faisant partie de la communauté Sourde. Cependant, une identité Sourde n'est pas juste quelque chose qui peut être revendiqué par quelqu'un comme autodésignation, c'est aussi

3. Ce projet de recherche a été conduit avec Tracey Skelton et Ruth Butler.

une identité qui suppose, au moins en partie, d'être reconnu ou accepté comme Sourd par la communauté.

La limite entre les identités « S majuscule » et les identités « s minuscule » peuvent être fluides dans le temps et dans l'espace. Par exemple, apprendre la langue des signes conduit souvent à une reformulation de l'identité, de sourd à Sourd. De même, dans différents espaces Sourds un comportement peut être considéré par les autres comme plus ou moins en conformité avec les pratiques sociales de la culture Sourde, et de ce fait l'identité de l'individu peut être assignée comme Sourd ou sourd dans différents contextes (assignation qui peut aussi différer de l'autodéfinition). Par convention, j'utilise ici l'orthographe S/sourd quand je me réfère à la fois au sens médical et au sens culturel, et les formes simples Sourd ou sourd pour renvoyer aux sens spécifiques que je viens d'expliquer.

Première histoire

Quand Jeanette avait neuf mois, sa famille s'est rendu compte qu'elle était sourde. Peu après sa naissance sa mère a eu une grave maladie et Jeanette a vécu d'abord avec ses grands-parents, puis avec ses oncles. Vivant dans une maisonnée entièrement masculine, Jeanette a pris un rôle fortement genré, en prenant soin de ses oncles, faisant la cuisine et le ménage pour eux, et elle a fortement investi cette position subjective. Comme la plupart des jeunes S/sourds, Jeanette avait du mal à communiquer avec le monde des entendants, y compris sa famille. De ce fait, elle disposait de peu d'informations sur les différentes positions subjectives qu'il était possible d'adopter. Parce que les jeunes Sourds ne reçoivent pas d'information sur les problèmes adultes de la télévision, de conversations entendues, etc., ils n'ont souvent aucune conception de l'hétérosexualité, pour ne rien dire d'autres positionnements subjectifs alternatifs tels que lesbienne ou bisexuelle (Valentine et Skelton, 2003). De plus, parce qu'elle vivait dans un environnement entièrement composé d'entendants, elle n'avait aucune façon de saisir la possibilité de s'identifier comme Sourde. Dans ce contexte spatial, les règles de la maison et les relations sociales domestiques ont pesé sur l'importance de son identité genrée.

Deuxième histoire

Jeanette a épousé un sourd, Donald, qu'elle a rencontré à l'école pour Sourds et avec qui elle a eu une fille. Jeanette utilisait le langage des signes mais Donald préférait considérablement les formes de communication orale et s'identifiait comme sourd. Se déclarant « maître de maison », il décréta que leur maison était un espace « oral » et interdit à Jeanette de

participer à son club Sourd local. Isolée de cet espace où pratiquer sa langue, Jeanette a vu sa compétence en langue des signes décliner. Dans le contexte spécifique de sa maison maritale, son identité Sourde était défaite par son identité genrée d'épouse, et de ce fait c'est son rôle de mère qui est devenu émotionnellement le plus saillant pour elle.

Jeanette : « Eh bien, quand j'ai épousé Donald, il ne me laissait pas aller au club Sourd, je devais rester à la maison tout le temps, je ne pouvais rencontrer des gens de la communauté Sourde ; il était très jaloux, possessif, si les gens me parlaient, il devenait jaloux, et quand nous rentrions à la maison, il me battait, et la seule façon de me protéger c'était de rester à la maison. »

Donald se montrait violent à l'encontre de Jeanette, mais bien qu'elle ait souvent eu des blessures visibles aucun de ses collègues entendants au bureau ne lui en a jamais demandé l'origine ou ne lui a proposé un soutien. Mais par hasard, elle a rencontré une amie de son club Sourd qui a compris sa situation à la maison et a soutenu Jeanette de façon qu'elle puisse quitter son mari. Le fait qu'elle ait pu *via* cette personne retrouver le soutien émotionnel et institutionnel que représentait le club Sourd a permis à Jeanette d'échapper au domicile conjugal et de refuser le rôle genré soumis qu'elle avait adopté ; elle a réinvesti émotionnellement sa position identitaire de Sourde.

Troisième histoire

Jeanette a rencontré une femme au club Sourd, est tombée amoureuse, et s'est engagée dans une relation lesbienne. Cet épisode a marqué une discontinuité dans son identité comme femme hétérosexuelle, mais un renforcement de son identité Sourde parce que sa compagne, contrairement à son mari, utilisait la langue des signes, et de ce fait l'autodéfinition identitaire de Jeanette comme Sourde est redevenue saillante. Cependant, quand les membres du club Sourd ont appris leur relation, le couple a été soumis à des insultes homophobes et du harcèlement. En ce sens, bien que Jeanette elle-même se revendique d'une identité Sourde, elle lui était déniée par sa communauté à cause de son identité de lesbienne. La communauté Sourde ne diffère pas des autres, dans le sens où l'idée même de communauté tend à privilégier un idéal d'unité plus que la différence, ce qui conduit à tracer des limites pour définir qui est à l'intérieur et qui ne l'est pas, et à produire des ordonnancements spatiaux particuliers au sein de la communauté (Young, 1990). Ainsi, l'orientation sexuelle de Jeanette éclipsait et menaçait de défaire son identité comme culturellement Sourde dans l'espace particulier du club Sourd, même si l'importance qu'accordait Jeanette elle-même à son auto-définition comme femme Sourde n'était pas affectée par

le fait qu'on lui faisait sentir qu'elle n'était « pas à sa place » dans l'espace de sa communauté Sourde locale.

Jeanette : « C'était une époque vraiment, vraiment dure, les lettres que j'ai reçues, les gens du club Sourd qui me crachaient dessus, ça a été horrible, ils ont abimé ma voiture, ils ont rayé le côté, les crachats, horrible... tout le monde me disait, tu es sale, tu aimes les femmes, les femmes avec les femmes c'est sale et moi je disais mais c'est de l'amour, c'est l'amour, je ne peux pas aller avec les hommes, je préfère les femmes et ils ne comprenaient pas, et aussi parfois tu sais, j'allais voir quelqu'un et je le touchais à l'épaule et il répondait ne me touche pas, surtout si c'était une femme, parce qu'elle pensait que je, que je voulais sortir avec elle. Vraiment affreux, tu vois il y a des gens qui ont l'esprit ouvert mais la plupart ont l'esprit fermé, et c'était aussi un moment difficile avec ma mère, ma mère ne voulait pas accepter que je sois lesbienne. »

Quatrième histoire

Jeanette avait été envoyée dans une école pour Sourds quand elle avait huit ans, ce qui a eu une influence majeure sur son identité parce que pour la première fois, elle se trouvait dans un espace Sourd plutôt qu'un espace d'entendants. L'identité de l'école comme espace Sourd était produite et stabilisée au travers de l'utilisation répétitive de, et de l'importance énorme accordée à, la langue des signes. Entourée de Sourds, Jeanette apprit cette langue, et pour la première fois fit l'expérience du sentiment d'être comme les autres et d'appartenir qui vient de l'aptitude à communiquer librement avec d'autres qui sont comme nous. Paradoxalement, en même temps, être Sourd dans le contexte spatial spécifique de cette école était tellement « normalisé » que ce sentiment d'appartenance en est venu à presque disparaître pour Jeanette, parce qu'il est devenu évident qu'elle était dans un lieu où elle était « à sa place » et où elle n'était plus différenciée par sa langue de ceux qui l'entouraient. Elle décrit comme suit l'importance de sa communauté de langage :

Jeanette : « Cela crée une sorte de lien avec les gens, on fréquente des Sourds, on a la même langue, on a le sentiment d'être dans un monde Sourd, alors que dans le monde entendant on n'a pas la communication ; on a la langue écrite, mais c'est un vrai soulagement, on peut être vraiment détendu, quand on parle avec des Sourds, c'est toujours un plaisir d'aller au club Sourd, parce que la vie y est si pleine, il y a toujours des fêtes, des voyages, ce n'est jamais ennuyeux. »

Cinquième histoire

Quand Jeanette a quitté l'école elle a trouvé un emploi dans un bureau comme dactylo dans une entreprise industrielle qui avait une culture institutionnelle fortement masculiniste. Venant d'un espace sécurisant comme l'école Sourde, où elle avait le sentiment d'être comme les autres, Jeanette a ressenti un choc d'être différenciée de tout le monde parce qu'elle était la seule sourde dans un milieu entendant. Elle essayait de communiquer oralement avec ses collègues mais perdit confiance en elle, ce qui eut l'effet de déstabiliser son image d'elle-même comme actrice compétente et prospère de sa propre vie. Parce que certains aspects de l'anglais écrit étaient difficiles pour elle (un problème courant pour ceux qui parlent la langue des signes parce que sa structure grammaticale est différente de celle de l'anglais écrit), Jeanette essayait de prendre les travaux les plus faciles à dactylographier. Lorsqu'ils ont découvert cela, ses collègues l'ont maltraitée et lui ont fait la vie dure, par exemple en refusant de lui parler pendant la pause et en ne lui expliquant pas les choses qui se produisaient sur son lieu de travail. Jeanette explique que c'est alors que son sentiment d'être sourde, c'est-à-dire handicapée par l'environnement entendant, plutôt que culturellement Sourde, est devenu un élément saillant de sa vie pour la première fois depuis l'époque où elle vivait enfant dans une maison d'entendants. Ceci s'est produit dans le même temps que son identité culturelle Sourde, et son sentiment d'appartenance à la communauté Sourde, était en train d'être défaite par son mariage avec un sourd.

Sixième histoire

Devenue parent isolé, Jeanette a vu ses possibilités d'emploi limitées par le problème de garde de sa fille. Elle a dû prendre un emploi dans une usine, moins qualifié et moins bien payé, parce que les horaires de travail étaient plus compatibles avec cette garde. À cette époque l'identité maternelle de Jeanette est devenue première, éclipsant son sentiment d'identité comme secrétaire expérimentée et produisant une discontinuité dans son identité professionnelle. Bien que Jeanette ait été plus qualifiée que ses collègues d'usine, elle revendique un sentiment d'identification et d'appartenance avec eux, se désidentifiant des collègues plus qualifiés et de classe moyenne de son emploi précédent.

Jeanette : « Je ne sais pas, je veux dire, peut-être que je me trompe, mais j'ai l'impression que les gens à l'usine ne sont pas si snobs, heu, beaucoup plus terre-à-terre, pas grossiers, mais, juste, tu sais, des gens du commun comme nous, alors que les gens du bureau pensaient qu'ils étaient supérieurs à tout le monde, je ne sais pas, c'était comme si, tu

sais, comme s'ils avaient le sentiment d'être d'une classe supérieure, très classe supérieure. »

Quoique son nouvel emploi ait été ennuyeux, Jeanette y plaçait sa fierté et travaillait dur. Ses collègues ont souvent essayé de la convaincre de ralentir parce que sa productivité risquait ensuite d'être exigée de tous les travailleurs. L'usine employait un certain nombre de Sourds qui essayaient de la distraire de son travail en lui parlant en langue des signes. Jeanette avait du mal à se faire à cette culture et ne s'identifiait pas au manque d'ambition ou de fierté de ses collègues, adoptant ce que certains Sourds qualifieraient d'attitude « d'entendant », refusant la position identitaire occupée par ses collègues. Jeanette a fini par quitter l'usine pour un emploi plus qualifié, l'enseignement de la langue des signes à des entendants, reconstituant par là son « identité de classe ».

Ces six histoires spécifiques extraites du récit de vie de Jeanette mettent en évidence le mouvement constant que vivent les individus entre différents positionnements subjectifs, et la façon dont « qui nous sommes » émerge dans des interactions qui se produisent dans des contextes spatiaux et dans des temps biographiques spécifiques. De plus, ces histoires démontrent que les façons dont Jeanette ressent les intersections de catégories comme genre, classe, orientation sexuelle et handicap dans sa vie sont instables : elle n'a pas un sentiment d'identification ou de désidentification figé, elle est plutôt dans un processus de devenir constant et imprévisible. Elle décrit des niveaux variables d'investissement émotionnel dans des positionnements subjectifs différents à des endroits et dans des moments différents, ainsi que des continuités et discontinuités dans son sentiment d'identification ou de désidentification. À des moments et dans des contextes spatiaux spécifiques, elle a refusé des positionnements identitaires particuliers, ou des positionnements particuliers sont devenus plus saillants, se sont stabilisés ou institutionnalisés. De plus, elle a fait l'expérience de conflits entre différents positionnements identitaires, quand des catégories particulières en ont éclipsé, renforcé ou déstabilisé d'autres, et elle a fait l'expérience de la façon dont une identité peut en « défaire » une autre. Un aspect de l'identité de Jeanette qui n'est pas évident dans ses histoires, c'est son ethnicité : blanche, vivant et travaillant au sein de communautés essentiellement blanches, elle ne fait pas cas de la position privilégiée que lui octroie sa blancheur.

Les histoires racontées par Jeanette illustrent la fluidité et la complexité des positionnements subjectifs qu'elle a adoptés. Elles montrent aussi, d'abord, qu'elle en vient à se voir différemment dans différents espaces (par exemple, l'école, le domicile conjugal, le club Sourd), et ensuite, la façon

dont ces espaces spécifiques (domicile, travail, communauté) sont produits et stabilisés par les groupes dominants qui les occupent, imposent des cultures hégémoniques par le biais desquelles le pouvoir opère pour définir systématiquement des façons d'être, et différencier ceux qui sont à leur place de ceux qui ne le sont pas. En d'autres termes, les histoires de Jeanette décrivent aussi implicitement le fonctionnement du patriarcat, de l'hétéronomativité, de « l'oralisme », et ainsi de suite, et leur lien avec la production de l'espace. [...]

CONCLUSION

Cet article, conçu en réponse à un appel pour identifier les nouveaux défis qui attendent la géographie féministe, s'est penché sur les contributions du féminisme dans les sciences sociales aux débats sur l'intersectionnalité, et a démontré que les géographes devraient se joindre à ce débat théorique et le faire avancer en soulignant l'importance de l'espace dans les processus de subjectivation. Il a également mis en évidence la nécessité de développer un corpus de travaux empiriques sur l'expérience vécue de l'intersectionnalité, plutôt que de s'en remettre à la seule théorisation pour développer le concept.

Ce concept désormais courant dans les sciences sociales fournit à la géographie féministe un cadre théorique dans lequel développer une pensée géographique sur les relations entre différentes catégories. Son intérêt vient de l'accent qu'il met sur la complexité et la fluidité des façons dont les identités sont faites et défaites, qu'on ne retrouve guère dans les travaux géographiques. En partant de l'étude du cas d'un individu, approche qui n'a pas été utilisée préalablement dans les travaux de géographes féministes sur la multiplicité des identités, il devient possible de dépasser la théorisation de l'intersection des catégories pour comprendre comment les identifications et désidentifications sont ressenties simultanément par les sujets dans des contextes spatiaux et temporels spécifiques au cours de leurs vies quotidiennes.

La géographie est susceptible d'apporter beaucoup aux autres sciences sociales en dégageant l'importance de l'espace dans ces processus de subjectivation. Comme le montre le matériau empirique exposé ci-dessus, les histoires dans lesquelles des identités spécifiques sont formulées ne se produisent pas dans le vide : les identités sont des accomplissements hautement contingents et situés. En d'autres termes, l'espace et les identités se déterminent mutuellement. Le lieu où se trouve Jeanette constitue son identité, il n'est pas juste anecdotique : elle se conçoit différemment quand

elle est à l'école et à la maison, au bureau ou à l'usine. L'identité de ces lieux particuliers (maison, école, lieu de travail, ou club Sourd) est à son tour produite et stabilisée par la réitération des identités intersectionnelles des groupes dominants qui les occupent (dans l'expérience de Jeanette, le club Sourd est produit comme Sourd, hétérosexuel et blanc ; le bureau comme espace entendant masculiniste), de façon que certains groupes revendiquent des droits sur ces espaces. Quand les identités individuelles sont « faites » différemment à des moments particuliers elles exercent un frottement contre, et mettent ainsi en évidence, ces ordonnancements spatiaux dominants qui définissent qui est à sa place ou pas. Les expériences de Jeanette [...] mettent en évidence aussi les façons dont le pouvoir fonctionne dans et au travers d'espaces pour (re)produire des inégalités particulières. [...] La théorisation du concept d'intersectionnalité fait trop de cas des aptitudes des individus à produire activement leurs propres vies et sous-estime le rôle d'espaces chargés de pouvoir dans et au travers desquels nos expériences sont vécues, qui déterminent la possibilité de mettre en œuvre certaines identités ou réalités plutôt que d'autres. Notamment, l'accent qui est mis dans les sciences sociales sur la fluidité des identités et la complexité de leurs intersections risque de nous faire perdre de vue le fait que dans des espaces particuliers il y a des ordres spatiaux dominants qui produisent des moments d'exclusion pour des groupes sociaux particuliers. [...] Les histoires de Jeanette nous rappellent que bien que nos identités comme individus soient multiples et fluides, le pouvoir fonctionne dans les espaces et au travers d'eux, de manières systématiques pour produire des cultures hégémoniques qui peuvent exclure des groupes sociaux particuliers comme les femmes, les Sourds, les lesbiennes et gays, etc.

En d'autres termes, notre souci de théoriser l'intersection des catégories ne doit pas nous faire perdre de vue le fait que les structures sociales spécifiques du patriarcat, de l'hétéronormativité, de l'« oralisme », etc., qui ont préoccupé les féministes dans les années 1970, importent toujours. C'est pourquoi cet article se termine sur un appel au féminisme, et spécifiquement à la géographie féministe, à se confronter à nouveau à des questions d'inégalités structurelles et de pouvoir, tout en conservant ce souci de théoriser la relation entre des structures et catégories multiples. Ici, l'attention pour les expériences vécues peut permettre à la géographie féministe de comprendre les connexions intimes entre la production de l'espace et la production systémique de pouvoir, ce qui lui confèrera plus d'efficacité pour développer et mobiliser ses idées critiques dans l'université et en-dehors. Les moments de désidentification et les discontinuités identitaires décrits dans les histoires de Jeanette permettent de saisir l'intersectionnalité

CHAPITRE 7

comme spatialement constituée et vécue, et offrent aux féministes une façon de traiter de la tension entre la fluidité et la multiplicité d'identités individuelles, et la nécessité persistante de conduire une politique de groupe.

Gill VALENTINE

Bibliographie

- ANDERSEN Margaret L. et HILL COLLINS Patricia, 1992, « Preface », in *Race, class and gender*, ANDERSEN Margaret L., et HILL COLLINS Patricia (dir.), Belmont, Wadsworth, p. 1-12.
- ANTHIAS Flora et YUVAL-DAVIS Nira, 1982, *Racialized boundaries*, Londres, Routledge, 242 p.
- ANZALDUA Gloria, 1987, *Borderlands: The New Mestiza: La Frontera*, San Francisco, Spinsters/Aunt Lute, 312 p.
- BELL David et VALENTINE Gill, 1995, « The sexed self: strategies of performance, sites of resistance », in *Mapping the Subject*, PILE Steve et THRIFT Nigel (dir.), Londres, Routledge, p. 143-158.
- BELL David *et al.*, 2004, « All hyped up and no place to go », in *Gender, Place & Culture*, vol. 1, n° 1, p. 31-47.
- BERG Lawrence D., 2012, « Geographies of identity I: Geography – (neo) liberalism – white supremacy », in *Progress in Human Geography*, vol. 36, n° 4, p. 508-517.
- BERNSTEIN Mary, 2005, « Identity Politics », in *Annual Review of Sociology*, vol. 31, n° 1, p. 47-74.
- BONDI Liz, 1993, « Locating identity politics », in *Place and the Politics of Identity*, KEITH Michaël et PILE Steve (dir.), Londres, Routledge, p. 84-102.
- BONNETT Alastair, 2000, *White identities: Historical and international perspectives*, Harlow, Prentice Hall, 198 p.
- BRAH Avtar et PHOENIX Ann, 2004, « Ain't I a woman? Revisiting intersectionality », in *Journal of International Women's Studies*, vol. 5, n° 3, p. 75-86.
- BROWN Michaël, 2012, « Gender and Sexuality I: Intersectional Anxieties », in *Progress in Human Geography*, vol. 36, n° 4, p. 541-550.

- BROWN Michaël, 2013, « Gender and sexuality II: There goes the gaybo-
rhood? », in *Progress in Human Geography*, vol. 38, n° 3, p. 457-465.
- BROWNE Kath, 2006a, « Challenging queer geographies », in *Antipode*,
vol. 38, n° 5, p. 885-893.
- BROWNE Kath, LIM Jason, BROWN Gavin (dir.), 2009, *Geographies of Sexualities.
Theory, Practices and Politics*, Burlington, Ashgate, 284 p.
- BURMAN Eric, 2004, « From difference to intersectionality: Challenges and
resources », in *European Journal of Psychotherapy, Counselling and Health*,
vol. 6, n° 4, p. 293-308.
- BUTLER Judith, 1988, « Performative act and gender constitution: an essay in
phenomenology and feminist thought », in *Theater Journal*, vol. 40,
n° 4, p. 519-531.
- BUTLER Judith, 1990, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*,
New York, Routledge, 273 p. (*Trouble dans le genre. Pour un féminisme
de la subversion*, préface de FASSIN Éric, traduction de KRAUS Cynthia,
Paris, La Découverte, 2005).
- BUTLER Judith, 1993, *Bodies that Matter: on the Discursive Limits of « Sex »*,
New York, Routledge, 288 p.
- BUTLER Judith, 2004, *Undoing gender*, New York, Routledge, 288 p.
- COHEN Cathy, 1997, « Punks, bulldaggers, and welfare queens: the radical
potential of queer politics? », in *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay
Studies*, vol. 3, n° 4, p. 437-465.
- CRENSHAW Kimberle, 1993, « Mapping the margins: Intersectionality, iden-
tity politics and violence against women of color », in *The Public
nature of private violence*, ALBERTSON Martha, MYKITIUK Roxanne (dir.),
New York, Routledge, p. 93-118.
- CRENSHAW Kimberle, 2005, « Cartographie des marges : Intersectionnalité,
politiques de l'identité et violences contre les femmes de couleur », in
Cahiers du Genre, vol. 39, n° 2, (« Mapping the Margins: Intersectionality,
Identity Politics, and Violence against Women of Color », in *Stanford
Law Review*, 1991, vol. 43, n° 6, p. 1241-1299).
- CRENSHAW Kimberle, GOTANDA Neil, PELLER Garry et KENDALL Thomas, 1995,
Critical race theory: The key writings that formed the movement,
New York, The New Press, 520 p.
- CRENSHAW Kimberle, 1996, *In Place/Out of Place*, Minneapolis, University of
Minnesota Press, 224 p.

- DWYER Claire et BRESSEY Caroline (dir.), 2008, *New Geographies of Race and Racism*, Londres, Routledge, 326 p.
- ELDER Glen, 2004, « Love for sale: marketing gay male p/leisure space in contemporary Cape Town, South Africa », in *A companion to feminist geography*, NELSON Lise et SEAGER Joni (dir.), Malden, Blackwell, p. 578-89.
- ENG David, 2001, *Racial castration: managing masculinity in Asian America*, Durham, Duke University Press, 301 p.
- FERGUSON Roderick, 2004, *Aberrations in black: toward a queer of color critique*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 192 p.
- FERNANDES Fatima, 2003, « A response to Erica Burman », in *European Journal of Psychotherapy, Counselling and Health*, vol. 6, n° 4, p. 309-316.
- FUSS Diana, 1989, *Essentially speaking: Feminism, nature and difference*, Londres, Routledge, 159 p.
- FUSS Diana, 1991, *Inside/out: Lesbian theories, gay theories*, Londres, Routledge, 436 p.
- GIDDENS Anthony, 1990, *Modernity and self-identity: Self and society in the late modern age*, Cambridge, Polity Press, 264 p.
- GOPINATH Gayatri, 2005, *Impossible desires: queer diasporas and South Asian public cultures*, Durham, Duke University Press, 263 p.
- GREGSON Nick et ROSE Gillian, 2000, « Taking Butler elsewhere: performativities, spatialities and subjectivities », in *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 18, n° 4, p. 433-452.
- HALLEY Janet E., 2000, « “Like race” arguments », in *What’s left of theory? New works on the politics of literary theory*, BUTLER Judith, GUILLORY John et THOMAS Kendall (dir.), New York, Routledge, p. 40-74.
- HARVEY David, 1993, « Class relations, social justice and the politics of difference », in *Place and the politics of identity*, KEITH Michaël et PILE Steve (dir.), Londres, Routledge, p. 41-66.
- HILL COLLINS Patricia, 1990, *Black feminist thought*, New York, Routledge, 335 p.
- BELL HOOKS, 1984, *Feminist theory: From margin to center*, Boston, South End, 179 p.
- HUBBARD Phil, 2000, « Desire/disgust: mapping the moral contours of heterosexuality », in *Progress in Human Geography*, vol. 24, n° 2, p. 191-217.

- HULL Gloria, BELL SCOTT Patricia et SMITH Barbara, 1982, *All the Women Are White, All the Blacks Are Men, But Some of Us Are Brave: Black Women's Studies*, Westbury, Feminist Press, 414 p.
- IFEKWUNIGWE Jayne, 1999, *Scattered Belongings: Cultural Paradoxes of Race, Nation and Gender*, Londres, Routledge, 240 p.
- JACKSON Peter (dir.), 1987, *Race and racism: essays in social geography*, Londres, Allen & Unwin, 368 p.
- JACKSON Peter et PENROSE Jan (dir.), 1993, *Constructions of race, place and nation*, Londres, UCL Press, 224 p.
- JACKSON Peter, 2008, « Afterword. Geography of race and racism », in *New Geographies of Race and Racism*, DWYER Claire et BRESSEY Caroline (dir.), Londres, Routledge, p. 297-304.
- JOHNSON Louise, 2008, « Re-placing gender? Reflections on 15 years of *Gender, Place and Culture* », in *Gender, Place & Culture*, vol. 15, n° 6, p. 561-574.
- JOHNSTON Lynda, 2015, « Gender and sexuality I: Genderqueer geographies? », in *Progress in Human Geography*, vol. 40, n° 5, p. 668-678.
- JOHNSTON Lynda et LONGHURST Robyn, 2010, *Space, Place and Sex*, Boulder, Rowman and Littlefield, 208 p.
- KENNY Michaël, 2004, *The Politics of Identity*, Cambridge, Polity Press, 224 p.
- KESSLER Suzanne et McKENNA Wendy, 1978, *Gender: An ethnomethodological approach*, New York, Wiley, 252 p.
- KOBAYASHI Audrey et PEAKE Linda, 1994, « Unnatural discourse: "Race" and gender in geography », in *Gender, Place and Culture: A Journal of Feminist Geography*, vol. 1, n° 2, p. 225-243.
- KOBAYASHI Audrey, 2014, « The Dialectic of Race and the Discipline of Geography », in *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 104, n° 6, p. 1101-1115.
- KYMLICKA Will, 2012, *Multiculturalism: Success, Failure, and the Future*, Washington, Migration Policy Institute, en ligne, <http://www.migrationpolicy.org/pubs/multiculturalism.pdf>.
- LAW John, 1994, *Organising modernity*, Oxford, Blackwell, 228 p.
- LONGHURST Robyn et JOHNSTON Lynda, 2014, « Bodies, gender, place and culture: 21 years on », in *Gender, Place & Culture*, vol. 21, n° 3, p. 267-278.

- LUIBHEID Eithne, 2004, « Heteronormativity and immigration scholarship: a call for change », in *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 10, n° 2, p. 227-235.
- MCCALL Leslie, 2005, « The complexity of intersectionality », in *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. 30, n° 3, p. 1771-1802.
- MAHTANI Minelle, 1996, « Sketching beyond the site-lines: a geographer's topography of the politics of negotiation for mixed "race" women », in *Absinthe*, vol. 9, n° 2, p. 15-20.
- MAHTANI Minelle, 2002, « Tricking the border guards: performing race », in *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 20, n° 4, p. 425-440.
- MATSUDA Mari, 1991, « Beside My Sister, Facing the Enemy: Legal Theory out of Coalition », in *Stanford Law Review*, vol. 43, n° 6, p. 1183-1192.
- MINOW Martha, 1997, *Not only for myself: Identity, politics and the law*, New York, The New Press, 256 p.
- MITCHELL Katharyne, 2004, « Geographies of identity: multiculturalism unplugged », in *Progress in Human Geography*, vol. 23, n° 5, p. 641-651.
- MONK Janice et HANSON Susan, 1982, « On not excluding half of the human in human geography », in *The Professional Geographer*, vol. 34, n° 1, p. 11-23.
- MORALES Jennifer, 1996, « Unpacking the white privilege diaper bag », in *Everyday Acts Against Racism*, REDDY Maureen (dir.), Seattle, Seal Press, p. 40-50.
- MOSER Ingunn et LAW John, 1999, « Good passages, bad passages », in *After actor network theory*, LAW John (dir.), Oxford, Blackwell, p. 196-219.
- NASH Catherine, 2003, « Cultural geography: anti-racist geographies », in *Progress in Human Geography*, vol. 27, n° 5, p. 637-648.
- NASH JEAN Catherine, 2005, « Contesting identity: politics of gays and lesbians in Toronto in the 1970s », in *Gender, Place & Culture*, vol. 12, n° 1, p. 113-135.
- NASH JEAN Catherine, 2006, « Toronto's gay village (1969-1982): plotting the politics of gay identity », in *The Canadian Geographer*, vol. 50, n° 1, p. 1-16.
- NASH JEAN Catherine et BAIN Alison, 2007, « "Reclaiming raunch": spatializing queer identities at Toronto women's bathhouse events », in *Social and Cultural Geography*, vol. 8, n° 1, p. 47-62.

- NELSON Lise, 1999, « Bodies (and Spaces) do Matter: The limits of performativity », in *Gender, Place & Culture*, vol. 6, n° 4, p. 331-353.
- OSWIN Natalie, « Critical geographies and the uses of sexuality: deconstructing queer space », in *Progress in Human Geography*, vol. 32, n° 1, p. 89-103.
- PEAKE Linda, 1993, « “Race” and sexuality: Challenging the patriarchal structuring of urban social space », in *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 11, n° 4, p. 415-432.
- PHILO Chris, 2000, « More words, more worlds: reflection on the cultural turn and human geography », in *Cultural Turns/Geographical Turns: perspectives on cultural geography*, COOK Ian, CROUCH David, NAYLOR Simon, RYAN James (dir.), Harlow, Prentice Hall, p. 26-53.
- PILE Steve, 1997, « Introduction: opposition, political identities, and spaces of resistance », in *Geographies of Resistance*, PILE Steve, KEITH Michaël (dir.), Londres, Routledge, p. 1-32.
- PRATT Geraldine, 1999, « Geographies of identity and difference: Marking boundaries », in *Human geography today*, MASSEY Doreen, ALLEN John, SARRE Phil (dir.), Cambridge, Polity Press, p. 151-168.
- PRATT Geraldine, 2000, « Research performances », in *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 18, n° 5, p. 639-651.
- PRATT Geraldine, 2002, « Collaborating across our differences », in *Gender, Place & Culture*, vol. 9, n° 2, p. 195-200.
- PRICE Patricia L., 2012, « Race and ethnicity: Latino/a immigrants and emerging geographies of race and place in the US », in *Progress in Human Geography*, vol. 36, n° 6, p. 800-809.
- PRICE Patricia L., 2013, « Race and ethnicity: Skin and other intimacies », in *Progress in Human Geography*, vol. 37, n° 4, p. 578-586.
- PRICE Patricia L., 2015, « Race and ethnicity III, Geographies of diversity », in *Progress in Human Geography*, vol. 39, n° 4, p. 497-506.
- PROBYN Elspeth, 1996, *Outside belongings*, New York, Routledge, 175 p.
- PUAR Jasbir K., 2002, « A transnational feminist critique of queer tourism », in *Antipode*, vol. 34, n° 5, p. 935-946.
- PUAR Jasbir K., 2004, « Abu Ghraib: arguing against exceptionalism », in *Feminist Studies*, vol. 30, n° 2, p. 522-534.
- PUAR Jasbir K., 2007, *Terrorist Assemblages: Homonationalism in Queer Times*, Durham, Duke University Press, 368 p.

- PUAR Jasbir K. et RAI Amit, 2002, « Monster, terrorist, fag: the war on terrorism and the production of docile patriots », in *Social Text*, vol. 20, n° 3, p. 117-148.
- PULIDO Laura, 2002, « Reflections on a white discipline », in *The Professional Geographer*, vol. 54, n° 1, p. 42-49.
- RAIMONDO Meredith, 2005, « AIDS capital of the world: Representing race, sex, and space in Belle Glade, Florida », in *Gender, Place and Culture: A Journal of Feminist Geography*, vol. 12, n° 1, p. 53-70.
- REID-PHARR Robert, 2002, « Extending queer theory to race and ethnicity », in *Chronicle of Higher Education*, vol. 48, n° 7.
- ROOT Maria, 1996, *The Multiracial Experience*, Londres, Sage, 509 p.
- ROOT Maria, 1997, « Mixed-race women », in *Race/Sex*, ZACK Naomi (dir.), Londres, Routledge, p. 157-175.
- ROSE Gillian, 1993, *Feminism & geography*, Cambridge, Polity Press, 216 p.
- ROSE Gillian, 1995a, « Geography and gender: cartographies and corporealities », in *Progress in Human Geography*, vol. 19, n° 4, p. 544-548.
- ROSE Gillian, 1995b, « The interstitial perspective: a review essay on Homi Bhabha's *The Location of Culture* », in *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 13, n° 3, p. 365-373.
- ROSE Gillian, 1999, « Performing space », in *Human Geography Today*, MASSEY Doreen, ALLEN John et SARRE Phil (dir.), p. 247-259.
- RUDDICK Susan, 1996, « Constructing difference in public spaces: Race, class, and gender as interlocking systems », in *Urban Geography*, vol. 17, n° 2, p. 132-151.
- RUSHBROOK Dereka, 2002, « Cities, queer space, and the cosmopolitan tourist », in *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 8, n° 1-2, p. 183-206.
- SAAD Tobie et CARTER Perry, 2005, « The Entwined Spaces of "Race", Sex and Gender », in *Gender, Place & Culture*, vol. 12, n° 1, p. 49-51.
- SKELTON Tracey et VALENTINE Gill, 2003, « Political participation, political actions and political identities: Young D/deaf people's perspectives », in *Space and Polity*, vol. 7, n° 2, p. 117-134.
- SMITH Neil, 2000, « Socializing culture, radicalizing the social. Social and Cultural Geography », vol. 1, n° 1, p. 25-28.

- SOMERVILLE Siobhan, 2000, *Queering the color line: race and the invention of homosexuality in American culture*, Durham, Duke University Press, 273 p.
- SOMERVILLE Siobhan, 2005, « Sexual aliens and the racialized state: a queer reading of the 1952 U.S. Immigration and Nationality Act », in *Queer migrations: sexuality, US citizenship, and border crossings*, LUIBHEID Eithne, CANTU Lionel (dir.), Minneapolis, University of Minnesota, p. 75-91.
- SPELMAN Elizabeth V., 1988, *Inessential woman: Problems of exclusion in feminist thought*, Boston, Beacon Press, 221 p.
- SPIVAK Gayatri C., 1988, « Can the Subaltern Speak? », in *Marxism and the Interpretation of Culture*, NELSON Cary et GROSSBERG Lawrence (dir.), Urbana, University of Illinois Press, p. 271-313.
- STAUNES Dorthé, 2003, « Where have all the subjects gone? Bringing together the concepts of intersectionality and subjectification », in *NORA*, vol. 11, n° 2, p. 101-110.
- SWANTON Dan, 2008, « Everyday Muticulture and the Emergence of Race », in *New Geographies of Race and Racism*, DWYER Claire, BRESSEY Caroline (dir.), Londres, Routledge, p. 239-255.
- THRIFT Nigel, 2000, « Introduction: Dead or alive? », in *Cultural turns/ geographical turns*, COOK Ian, CROUCH David, NAYLOR Simon et RYAN James (dir.), Harlow, Pearson Education, p. 1-6.
- TRINH Minh-Ha T., 1992, *The Framer Framed*, Londres, Routledge, 352 p.
- TYNER James et HOUSTON Donna, 2000, « Controlling bodies: the punishment of multiracialized sexual relations », in *Antipode*, vol. 32, n° 4, p. 38-409.
- VALENTINE Gill et SKELTON Tracey, 2003, « Living on the edge: The marginalisation and “resistance” of D/deaf youth », in *Environment and Planning A*, vol. 35, n° 1, p. 301-21.
- VALENTINE Gill et MACDONALD Ian, 2004, *Understanding prejudice*, Londres, Stonewall, 26 p.
- VALENTINE Gill, 2001, « Whatever happened to the social: Reflections on the “cultural turn” in British human geography », in *Norsk Geografisk Tidsskrift*, vol. 55, n° 3, p. 166-172.
- VALENTINE Gill, 2006, « Good relations? Negotiating pan-equality strand politics », paper available from the author.

- VALENTINE Gill, 2007, « Theorising and researching intersectionality: a challenge for feminist geography », in *Professional Geographer*, vol. 59, n° 1, p. 10-21.
- VALENTINE Gill, 2010, « Prejudice: Rethinking geographies of oppression », in *Social & Cultural Geography*, vol. 11, p. 521-537.
- WALBY Sylvia, 1986, *Patriarchy at work: Patriarchal and capitalist relations in employment*, Cambridge, Polity, 302 p.
- WALKER Margath, 2005, « Guada-narco-lupe, maquilaranas and the discursive constructions of gender and difference on the US-Mexico border in Mexican media re-representations », in *Gender, Place and Culture: A Journal of Feminist Geography*, vol. 12, n° 1, p. 95-112.
- WARNER Michaël, 1995, « Something queer about the nation-state », in *After political correctness: the humanities and society in the 1990s*, NEWFIELD Christopher, STRICKLAND Ronald (dir.), Boulder, Westview Press, p. 361-371.
- WATERS Mary, 1990, *Ethnic Options: Choosing Identities in America*, Berkeley, University of California Press, 214 p.
- WEST Candace et FENSTERMAKER Sarah, 1995, « Doing difference », in *Gender and Society*, vol. 9, n° 1, p. 8-37.
- WINDERS Jamie, JONES John Paul et HIGGINS Michaël James, 2005, « Making gueras: Selling white identities on late-night Mexican television », in *Gender, Place and Culture: A Journal of Feminist Geography*, vol. 12, n° 1, p. 71-94.
- WOMEN AND GEOGRAPHY STUDY GROUP (WGSG), 1984, *Geography and gender: An introduction to feminist geography*, Londres, Hutchinson, 160 p.
- YOUNG Iris Marion, 1990, *Justice and the politics of difference*, Princeton, Princeton University Press, 304 p.
- YOUNG Iris Marion, 1998, « Harvey's complaint with race and gender struggles: A critical response », in *Antipode*, vol. 30, n° 1, p. 36-42.
- ZINN Maxine Baca *et al.*, 1986, « The costs of exclusionary practices in women's studies », in *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. 11, n° 2, p. 290-303.

Présentation des auteur·e·s

Claire Hancock est professeure à l'université Paris-Est Créteil et membre du Lab'Urba.

Christine Chivallon était directrice de recherches CNRS à l'UMR Passages (Bordeaux) lors de la rédaction de cet ouvrage et rejoint l'UMR LC2S (Laboratoire Caribéen de Sciences Sociales).

Béatrice Collignon est professeure à l'université Bordeaux Montaigne et directrice de l'UMR Passages.

Bernard Debarbieux est professeur et doyen de la faculté des Sciences de la Société à l'université de Genève.

Isabelle Géneau de la Marlière est maîtresse de conférences à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne et membre du Centre de Recherches sur les Réseaux, l'Industrie et l'Aménagement de l'UMR Géographie-Cités.

Jean-François Staszak est professeur au département de géographie et environnement de l'université de Genève.

AUTEUR·E·S DES TEXTES PRÉSENTÉS

Tariq Jazeel était à l'université de Sheffield au moment de la rédaction de l'article présenté dans cet ouvrage et il est actuellement professeur de géographie à University College, London.

Colin McFarlane est professeur à l'université de Durham, en Grande-Bretagne.

Adam Moore était à l'université du Wisconsin à Madison au moment de la rédaction de l'article présenté dans cet ouvrage et il est actuellement professeur associé de géographie à University of California at Los Angeles.

Sara Gonzalez est professeure associée à l'université de Leeds, Grande-Bretagne.

J. K. Gibson-Graham est le nom de plume de deux géographes, Julie Graham (décédée en 2010) et Katherine Gibson qui est professeure à l'université de Western Sydney, Australie. Au moment de la rédaction de l'article présenté dans cet ouvrage, la première était affiliée à l'université du Massachussets Amherst, aux États-Unis, la seconde à la National Australian University à Canberra.

Michael Samers est professeur de géographie à l'université du Kentucky, Lexington, États-Unis.

Jane Pollard est professeure à l'université de Newcastle, Grande-Bretagne.

Pamela Moss est professeure à l'université de Victoria, en Colombie-Britannique, au Canada.

Geraldine Pratt est professeure à l'université de British Columbia, Canada.

Sarah Whatmore est professeure à l'université d'Oxford, en Grande-Bretagne.

Ian Cook est professeur de géographie à l'université d'Exeter, en Grande-Bretagne.

Divya Tolia-Kelly est professeure de géographie à l'université du Sussex, en Grande-Bretagne.

Ben Anderson est professeur de géographie à l'université de Durham, en Grande-Bretagne.

Paul Harrison est professeur associé de géographie à l'université de Durham, en Grande-Bretagne.

Tim Cresswell était professeur à Royal Holloway College, London, au moment de la rédaction du texte présenté dans ce volume et il est professeur de géographie à l'université d'Édimbourg en Écosse.

Nathalie Oswin était en poste à l'Université Nationale de Singapour au moment de la rédaction de l'article présenté dans ce volume et elle est professeure associée à l'université de Toronto Scarborough, au Canada.

Minelle Mahtani est professeure associée à l'université de British Columbia, Canada.

Gill Valentine était en poste à l'université de Leeds, en Grande-Bretagne, au moment de la rédaction de l'article présenté dans ce volume, et elle est professeure à l'université de Sheffield, en Grande-Bretagne.

Achévé d'imprimé

le Révérend

IMPRIMEURS DEPUIS 1923

PARIS
en octobre 2021
Imprimé en France